



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

CAZOTTE
—
MILLE ET UNE
FADAISES

Vet. Fr. II B. 1164



**ZAHAROFF
FUND**





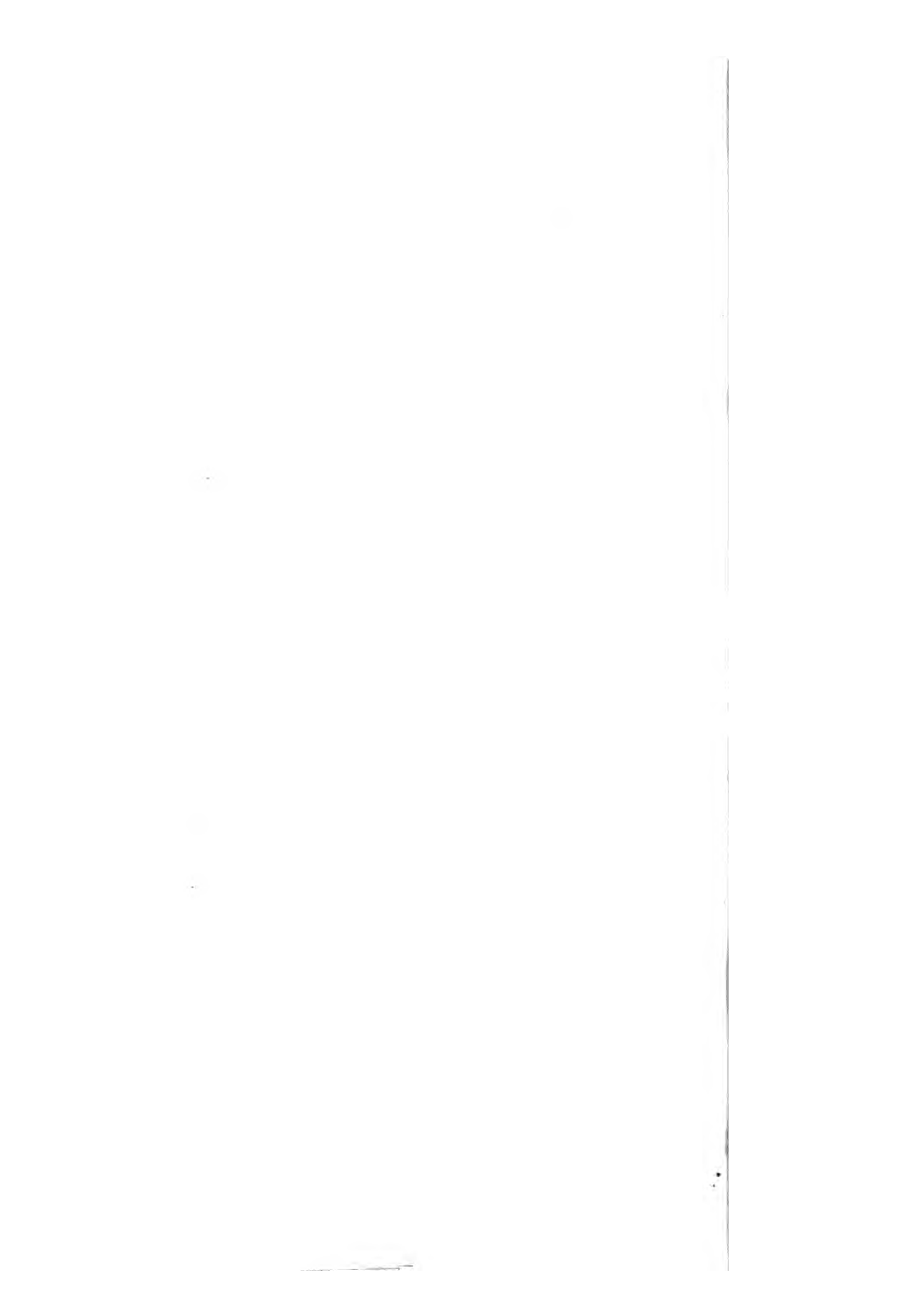
E75

Btg 4.1.

Bought from Richard Hatchwell

A





MILLE ET UNE
FADAISES.

Contes à dormir de bout.

Ouvrage dans un gout très moderne.



J. Verling

A BAILLONS,
Chez L'ENDORMY, à l'Image
du Ronfleur.

M. DCC. XLII.



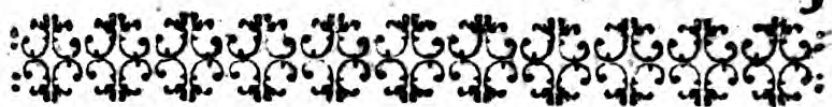


TABLE DES CHAPITRES.

- CHAP. I. **O**U l'on verra la
naissance de Rian-
te, & la jolie personne que c'étoit
que la Fée Troisbosses. Page 11
- CHAP. II. Education de Riante,
précautions inutiles. 21
- CHAP. III. Ce que Riante vit à
son réveil, & comme elle aprit
à rêver. 30
- CHAP. IV. Comment Troisbosses
rendit ses panneaux, & com-
ment ils lui réussirent. 39
- CHAP. V. Où la Fée Lirette
trouva Gracieux, ce qu'elle lui
dit, ce qu'il répondit, ce qu'elle
reprit, ce qu'il répliqua, ce
qu'il fit. 51
- CHAP. VI. Comment le Chevalier
acquiesça de la gloire à grand mar-
ché, & du profit qui lui en
vint. 59

4 DES CHAPITRES.

CHAP. VII. *Histoire de Brillandor, interrompuë tout naturellement.* 69

CHAP. VIII. *Gracieux donne dans le Pot au noir. Suite de l'Histoire de Brillandor. Ce que devint ce Chevalier.* 85

CHAP. IX. *Où l'on verra donc encore un Canapé; & quelques parenthèses. Galerie. Combat.* 95

CHAP. X. *Comme le champ de bataille s'en fut, & ne resta à personne. Comment Riante fut retrouvée, & ce que devint la merveilleuse Troishosses.* 109

Fin de la Table.



LES MILLE & UNE F A D A I S E S.

De l'Origine de ces Contes.

✻✻✻ A Baronne de... au re-
✻✻✻ L' tour de sa campagne alla
✻✻✻ voir la Marquise de...
Après les premiers complimens,
la Marquise prit la parole. Mais
regardez-moi donc , Baronne , ne
mé trouvez-vous pas changée à
faire peur ? il y a quinze jours que
je n'ai fermé l'œil ; imaginez com-
bien je souffre , j'en deviendrai
folle. Elle avoit raison de dire
qu'elle souffroit, une jolie femme
qui ne dort pas, souffre plus qu'
une autre, elle sent que la fatigue

A

6 *Les mille & une*

l'enlaidit , elle meurt à petit feu.

Effectivement, dit la Baronne, je vous trouve changée , cependant je ne vois pas que le mal soit aussi grand que vous le faites, votre œil n'a rien perdu de sa vivacité; mais n'essayés-vous pas quelques secrets? A propos de secrets, ne vous souvient-il plus de ce discours académique que nous récita l'Abbé de . . . qui vous fit dormir de si bon cœur? il est de nos amis, cet Abbé, faites-le venir à votre chevet; si un de ses discours ne vous suffit pas, il en débitera quatre, c'est un torrent d'éloquence. . .

Quatre discours! dit la Marquise, ah! vous extravaguez , Baronne: mais sçavez-vous que vous me parlez-là d'un régime assommant? je dormirois à ce prix, moi! . . . &c. Qu'importe à quel prix vous dormiez? reprit la Baronne; allons, Madame, ayez cette obligation à

L'Abbé : c'est un homme de ressource , & ce n'est pas dans ses harangues seules qu'il est admirable, il parle comme il écrit. L'autre jour il vint à ma Terre, avec ses nouvelles & ses contes usés, il nous fatiguoit plus lui seul. . . Au milieu de ce discours de la Baronne on annonça l'Abbé dont elle faisoit l'éloge. Ah, notre cher Abbé , on se plaignoit de vous , lui dit-elle : les voilà , ces chers petits hommes ! dès qu'on les souhaite on ne les voit plus. Madame la Marquise est malade, elle est travaillée d'une insomnie cruelle, & vous l'abandonnez, au lieu de venir lui faire compagnie , la desennuyer par ces petits contes de votre façon où vous mêlez tant d'agrémens. . . Ah ! Madame, reprit modestement l'Abbé. . . Ah ! Monsieur, reprit vivement la Baronne, ne vous défendez pas d'a-

8 *Les mille & une*

voir de l'esprit, d'être aimable, vous avez d'autres torts que ceux-là, que vous réparerez, s'il vous plaît. En un mot, il s'agit de souper ici, & de ne pas quitter Madame qu'elle ne soit endormie; parlez, criez, extravaguez; mais de l'esprit par tout. L'Abbé se prête volontiers à la raillerie, il ne se défendit de rien. On servit le souper, on mangea, le fruit vint, & disparut. Allons l'Abbé, dit la Baronne, entrez en lice, & sur tout ne foiblissez point, le mal est opiniâtre... Par où Madame souhaitte-t-elle que je commence? répliqua l'Abbé. Voudriez-vous les nouvelles du jour? ... Eh si, l'Abbé, nous avons la gazette... Quelle espèce de conte ferai-je? vous n'aimez pas les contes libres?... Pour ceux-là, dit la Baronne, ils sont bons, mais ils n'auront pas leur place ici. On a défendu à Mada-

me le vin de Champagne, les Epigrammes, les contes libres, & en général tout ce qui réveille le sang ; sans cela nous avons des brochures nouvelles, nous les aurions luës. Que souhaitent donc ces Dames? poursuivit l'Abbé, des naïvetés? . . . Eh si, l'Abbé, vous les avez pris dans Pittaval : faites-nous des contes des Fées. J'obéirai, Mesdames, reprit l'Abbé, quoique novice dans le métier que vous me faites faire, métier qui a ses difficultés. Le conte est un genre ridicule, usé, peu intéressant par lui-même, qui ne se soutient que par la nouveauté de l'invention, par la vivacité des images ; il faut que l'esprit y voltige incessamment, sans être suspendu, & l'instruction ne s'y mêle guères, à moins qu'on ne la tire aux cheveux. . . . Ah ! s'écria la Baronne en bâillant de toutes ses forces,

bravo ! l'Abbé, bravo ! nous dormirons bientôt ; continuez sur ce ton là : comment donc ! mais c'est un prodige ; voilà assurément une petite préface qui vaut de l'or , allons, débutez par une réflexion : je les aime. L'Abbé prit ainsi la parole : il faudroit bien du talent pour empêcher une mauvaise femme de faire du mal. . . Un moment l'Abbé , dit la Marquise en l'interrompant, je ne crois pas votre réflexion naturelle. . . Eh, Marquise, dit la Baronne, vous êtes là pour écouter & non pour contredire ; la contradiction réveille l'esprit , c'est un poison pour vous. Continuez , mon pauvre Abbé , continuez , & contez tout uniment , puisqu'il est décidé que vous n'avez pas le talent des réflexions.

CANAPE' III^e.

C O N T E.

CHAPITRE I.

Où l'on verra la naissance de Riane, & la jolie personne que s'étoit que la Fée Troisbosses.

IL y avoit une fois une Dame sans caprices, dont on ne sçait pas précisément le nom ; mais je crois qu'elle s'apelloit Rare. Femme très-particuliere, aimable sans se piquer de l'être, sans minauderies, sans vapeurs, qui ne médit jamais d'une femme plus jolie qu'elle : par conséquent femme haïe ; car avec tant de vertus on est toujours incommode. Au moins, Mesdames, dit en souriant l'Abbé, ce sont des

fables que je vous conte ; mais pour revenir à mon héroïne également détestée de la prude & de la coquette , de la galante & de l'insensible, parce que sa conduite faisoit le procès à tous les travers ; elle fut forcée de se retirer dans un Chateau sur les frontieres , où ses vertus ne fissent rougir personne ; elle s'y appliqua à la lecture , & devint femme sçavante , sans devenir sote : tant elle étoit destinée à être singuliere.

Quoiqu'appliquée à l'étude, elle avoit une fille qu'elle élevoit avec soin. On la nommoit Riante : soit que ce fût à cause d'un sourire spirituel, sans être malin, qui lui étoit particulier ; soit que , (comme quelques-uns prétendent) au lieu de pleurer elle ait débuté en venant au monde par un éclat de rire. Les Partisans de cette derniere opinion rapportent

à ce sujet une anecdote qui ne laisse pas que d'avoir son mérite.

Vous sçavez comme moi que les Fées se trouvoient autrefois à la naissance de tous les enfans de condition : c'étoit une des prérogatives, c'étoit si vous le voulez une des charges de leur état ; car l'emploi ne laissoit pas d'être penible. Les enfans des Grands ne naissent point privilégiés ; elles se trouvoient là fort à propos pour rectifier la nature, pour doüer de beauté ceux qui ne l'avoient pas, y ajouter des graces qui en font tout le prix, pour réunir les talents qu'on a tant de peine à rassembler, pour y joindre la modestie, qui est presque incompatible ; enfin pour faire quantité de choses excellentes, & qu'on ne voit plus depuis qu'on s'est avisé, je ne sçai pourquoi, de supprimer les Fées.

Les Fées présidèrent donc à la naissance de Riante ; mais elles eurent peu de chose à faire. Jamais personne ne fut plus douée que cette aimable fille. C'étoit une figure intéressante , un esprit , un cœur , un caractère heureux , un enfant gâté de la nature. Quand elles lui eurent donné le talent de se faire aimer de tout le monde , avantage dont on n'est pas sûr avec tout le mérite possible , elle posséda éminemment tout ce qu'une femme peut posséder de mérite. C'est tandis qu'elles la confidéroient avec attention, que l'éclat de rire lui échapa. Un éclat de rire dans un enfant qui naît , c'est une chose surprenante ; elles y soupçonnèrent du mystère , & il y en avoit en effet , soit instinct, soit un peu de raison ; car Riante étoit précocce , elle n'avoit pas ri sans un violent sujet ; il se passoit

alors dans le tuyau de la cheminée une scène assez risible, qu'elle avoit aparemment deviné; il en sortoit des hurlemens affreux, une femme de chambre de Rare alla pour voir d'où ils provenoient, mais il lui tomba dans les yeux une grande quantité de suye, & une certaine humidité dont l'odeur n'étoit pas favorable, & c'est tout ce que lui valut sa curiosité: la Fée Lirette qui étoit de l'assemblée, s'aprocha ensuite pour regarder, & fut bientôt au fait du mystere. Imaginez sa surprise quand elle reconnut la Fée Troisbosses son ennemie, qui étoit prise dans le tuyau de la cheminée, & qui s'efforçoit inutilement d'en sortir. Ah, ah! & que faites-vous là notre chere, lui dit-elle; pour le coup nous vous tenons, & vous nous laisserez des gages. Vous ne sortirez pas d'ici

que vous ne m'avez remis votre baguette . . . Ma baguette ? reprit Troisbosses , je vais te l'apporter dans le moment, attends-moi. En disant cela elle tâchoit de se dégager ; mais par les charmes de Lirette la cheminée se rétrécissoit si fort que la malheureuse Troisbosses alloit être entièrement aplatie , si elle n'eût pris le parti de laisser tomber sa baguette.

Lirette la ramassa & la donna à Riante ; on l'attacha à son col , comme un hochet ; tant qu'elle auroit cette baguette , elle ne devoit craindre aucune mauvaise aventure , mais qu'elle se gardât bien de la perdre. Après cette courte instruction Lirette se retira , le reste des Feés la suivit.

Je vois , Mesdames , que vous êtes impatientes de sçavoir quel sorte d'ébat prenoit la Fée Troisbosses dans le tuyau de la chemi-

née. C'étoit une petite Sorciere , malfaite , qui avoit en effet trois bosses : imaginez où elle portoit la troisiéme. Son esprit étoit aussi contrefait que sa taille , & son ame aussi noire que son visage , qui n'étoit néanmoins pas mal noir. Comme elle étoit ennemie de Lirette , quand celle-ci faisoit des dons à des enfans de qualité , elle s'y trouvoit toujours pour jeter quelque mauvais présent à la traverse : de là vient qu'avec tant de précautions pour les rendre parfaits , ils se trouvoient souvent l'être si peu.

Troisbosses informée des couches de Rare , accourt à califourchon sur le premier Diable qu'elle trouve , pour donner un plat de son métier. On s'attendoit bien qu'elle ne demeureroit pas tranquile , on avoit fermé toutes les portes hermétiquement même ; mais le

tuyau de la cheminée restoit ouvert, & la maligne Fée s'en aperçut. Tant il est vrai que les amis sont moins prévoyants que les ennemis ne sont dangereux. Heureusement pour Rare & pour sa fille, la rage de mal-faire aveugla Troisbosses, le tuyau de la cheminée étoit étroit, elle s'y précipita sans réflexion; mais elle eut beau mettre bosse deçà, & bosse delà, elle demeura suspendue; elle fit des grimaces épouvantables, car il est aisé d'en faire quand on est laid; elle épuisa ce qu'elle sçavoit d'imprécations du haut stile, elle cria, elle tempêta, elle remua ses bras courts, ses pieds tortus; mais tout ce vacarme ne servit qu'à instruire les Fées de la vérité du fait: on veut encore que cela ait donné lieu aux éclats de rire qui échapèrent à Riante.

Dès que Troisbosses eut laissé tomber sa baguette , la cheminée se rélargissant peu à peu lui laissa le moyen de s'échaper ; elle s'en alla honteuse comme on l'est quand on l'a voulu mal-faire , & qu'on a manqué son coup ; mais pénétrée de la plus terrible colere qu'elle eut jamais ressentie , elle ne rouloit dans sa tête qu'enlèvemens , meurtres , vengeances , projets d'enchantemens terribles , mais vains ; car que pouvoit-elle sans sa baguette ?

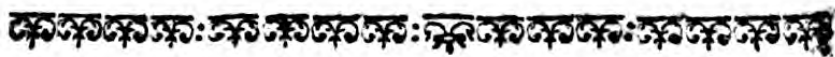
Riante cependant croissoit insensiblement. On voyoit peu à peu épanouïr sur son visage ces graces touchantes qui devoient être le charme de tous les cœurs. Je ne parle pas des cœurs femelles , ils pouvoient être déjà susceptibles de jalousie ; quoique dans ces tems de simplicité cette passion n'eût pas fait

les progrès qu'elle a fait depuis.

Je ne vous ai point encore dit quels étoient le Pays & le Peuple parmi lequel vivoient Rare & sa fille, j'y vais revenir par une petite digression. N'attendez pas de moi que je vous aprenne l'hère, l'hégitre, le moment, l'aspect de leur naissance ; je suis mauvais Chronologiste, & encore plus mauvais Astronome. Elles ont vécu il y a fort long-tems, c'est ce que j'en sçai : la France étoit leur patrie ; mais elle étoit pour lors encore toute Gauloise, on y voyoit des Auspices pêle-mêle avec des Drüides. Nos bons ayeux grossiers, sententieux, massifs, avec leur grande barbe, leurs cheveux plats, leur plat visage, n'avoient encore que le sens commun ; se fussent-ils douté qu'ils seroient les peres d'une Nation jolie, légère, manierée, polie ? eussent-ils crû,
ces

ces gens à grands caleçons , les prodigieuses révolutions des modes , tout ce que la bizarerie devoit introduire de variété dans les coëffures , sur les visages , & le mépris où tomberoit le bon sens ? non sans doute , ce sont là des coups du Destin , il n'est pas permis de s'y attendre.

Comme les Dames commençoient à sentir les premiers approches du sommeil à cet endroit du conte de l'Abbé , il se retira dans le dessein de le continuer les jours suivans.



CHAPITRE II.

Education de Riante , précautions inutiles.

Riante habitoit un petit appartement que lui avoit bâti la Fée Lirette : il n'étoit ni de

diamans, ni de lapis; c'étoit bien assez qu'il fût de porcelaine, & qu'il fût commode. Aucun homme n'en aprochoit par les soins de Mare, elle se défioit du cœur de sa fille; car ce sont les cœurs les mieux faits qui sont les plus tendres; elle ne vouloit pas qu'elle s'enût l'amour avant que de le connoître; d'ailleurs certain présage l'engageoit encore plus à se tenir sur ses gardes. Lirette avoit vû dans les astres, que Riante, pour être heureuse, devoit n'avoir point vû d'hommes à quatorze ans. Pour distraire cette belle d'une connoissance qui pouvoit lui devenir dangereuse, on avoit rassemblé dans son Palais tous ces bijoux qui font le charme de l'enfance, & ce qui peut enfin remplir le vuide d'un cœur qui n'a pas aimé; car s'il a aimé, ce sont autant de joujous perdus.

Riante qui ne connoissoit d'amusemens que ceux qu'on lui offroit , s'en occupa d'abord avec vivacité ; mais l'âge vient enfin , & avec lui les inquiétudes & les desirs, on ne sçait comment : avec quelque attention qu'on dérobat à cette belle la connoissance qu'il y eût des hommes au monde , il étoit impossible de ne pas parler d'eux devant elle , ou il eût fallu ne parler de rien ; car ils viennent naturellement à toutes les conversations des femmes ; enfin ce mot qu'elle avoit oüi répéter tant de fois, piqua sa curiosité. Mais qu'est-ce donc que ces hommes ? demanda-t-elle à ses femmes ; d'abord on ne lui répondit rien ; c'étoit le vrai moyen de faire réitérer la question ; mais ses instances ne produisirent aucun effet. Vraiment oüi , reprirent les femmes , on vous dira ce que

c'est que des hommes: Madame votre mere ne veut pas que vous le sçachiez. Voilà bien le caractère des Gouvernantes. Ne peuvent-elles satisfaire la curiosité d'un enfant? elles l'irritent.

Ah! quest-ce donc qu'un homme (s'écria Riante en s'allant jeter au col de sa mere) la question devenoit embarrassante d'autant qu'elle n'étoit pas prévuë. C'est, répondit Rare, une personne dont les occupations sont différentes des notres. Et qu'est-ce que les occupations des hommes, répondit Riante? nouvel embarras pour la mere, elle lui fit entendre le mieux qu'elle put, combien il y avoit de différents états, en lâchant sur chacun le trait de satyre: pour prévenir sa fille contre le penchant à venir, elle lui insinua que le Guerrier étoit féroche, sanguinaire, le Magistrat farouche,

ennuyeux, elle n'épargna pas même les Abbés . . . Ah ! l'Abbé, interrompit la Marquise, de grace qu'en dit-elle ? . . . Bon, Madame, répliqua l'Abbé, ce qu'elle en dit étoit nouveau dans ce tems là, & ne le seroit pas aujourd'hui. Epargnez - moi un acte de modestie qui ne vous apprendroit rien que vous ne sçussiez déjà ; contentez-vous de sçavoir que Rare parvint si bien à dégoûter sa fille de la fantaisie de connoître les hommes, qu'il n'en fut plus reparlé depuis. Il falloit néanmoins que la haine que Riante conçut pour notre espèce ne fût pas bien forte, puisqu'un instant la détruisit. On fut étrangement surpris un jour qu'on cherchoit cette belle, de ne la plus trouver dans le Palais. Combien Rare se reprocha-t-elle alors sa négligence ! elle avoit vû les quatorze ans pres-

crits par Lirette, s'écouler presque tous entiers sans qu'il fût arrivé aucun accident à sa fille. Depuis quelque tems elle l'observoit avec moins d'exactitude, c'étoit par sa faute qu'elle avoit perdu son trésor. Lirette vint dans la circonstance, qui augmenta le trouble par l'aigreur de ses reproches; elle épargna la mere qui étoit assez à plaindre; mais elle tança séchement les Gouvernantes. Sans doute, leur dit-elle, on a laissé introduire ici quelque jeune homme, puis elle leur fit entendre combien leur désintéressement lui étoit suspect: mais comme ce vacarme de la Fée ne rémédioit à rien, il fallut prendre un parti plus utile, ce fut celui de consulter les astres. Mais on n'est jamais malheureux à demi; la Lune fut obscurcie quatre jours de suite, de manière que le des-

espoir de Rare & l'impatience de Lirette ne leur permettant pas d'attendre plus long-tems , c'est au grimoire même qu'elles eurent recours : voici ce qu'elles y lurent mot à mot.

Le trait partoît de la main de Troisbosses, (dont vous aurez sans doute trouvé que la haine se reposoit bien long-tems ; mais c'étoit faute de puissance, & non de mauvaise volonté.)

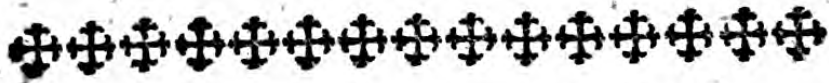
Privée qu'elle étoit de sa baguette, elle étoit presque réduite à l'état d'une simple mortelle, (à un peu plus de malice près) car jamais elle n'avoit travaillé pour acquérir aucune de ces connoissances qui mettent les Fées en état de commander à la nature. Le dépit seul lui fit faire ce que jamais l'ambition, ni l'honneur ne lui avoient fait tenter ; elle s'enferma dans sa caverne,

& s'occupa à chercher un secret qui pût l'aider dans sa vengeance. Il falloit que cela souffrît quelques difficultés , car quatorze ans s'écoulerent presque avant qu'elle vînt à bout de son dessein. Enfin elle parvint à faire un Talisman qui lui donnoit le pouvoir de prendre la forme qui lui plairoit, & de se transporter dans un moment d'un bout de l'Univers à l'autre. Secrets d'une petite conséquence dans l'art de Féerie où il y en a tant ; mais qui devenoient terrible entre les mains d'une femme dont le cœur & l'esprit étoient si dangereux.

Dès qu'elle fut en état de nuire elle se rendit en un clin d'œil au petit Palais qu'habitoit Riante, invisible & cherchant sans cesse le moment où cette belle seroit seule pour l'aborder. L'occasion ne tarda pas à naître. Fatiguée
d'une

d'une promenade qu'elle venoit de faire , Riante dormoit sous un berceau de jasmin, la maligne Fée vint s'asseoir auprès d'elle en attendant que son sommeil finît.

Je crois , Mesdames , avoir négligé de vous dire que la baguette de Riante ne pouvoit lui être enlevée sans son consentement , sans cela il ne seroit pas probable que son ennemie eût attendu , les bras croisés , qu'elle fût éveillée. Seulement elle préparoit les pièges qu'elle alloit lui dresser , & pour les rendre plus dangereux , au lieu de la forme hideuse que vous lui connoissez , elle prit la figure du plus charmant , mais du plus traître de tous les Dieux : Dieu que vous connoissez sans doute ; eh qui le connoîtroit mieux que vous , si ce n'est ceux à qui vous le faites sentir ?



CHAPITRE III.

Ce que Riante vit à son réveil, & comme elle aprit à rêver.

LA Fée étoit sous ce charmant attirail, lorsque la belle ouvrit les yeux. Vous comprenez facilement la surprise de Riante à la vûë d'un objet si nouveau. Son premier mouvement fut de se croire encore endormie, elle porta la main à ses yeux pour les aider à s'ouvrir. Alors la Fée prit la parole : Vous êtes éveillée, belle Riante, vous êtes surprise de me voir? .. Eh! qui êtes-vous, dit innocemment la belle? ... Je suis l'Amour, répondit la Fée. L'Amour, reprit Riante, vous avez là un joli nom. Ah! vous avez des aîles; d'où cela vous vient-il? ... que cela

est charmant, des aîles couleur de rose ! il faut que Maman m'en donne : mais vous êtes nud , cela n'est pas bien. Eh ! qui vous a conduit ici ? Le plaisir de vous voir , répondit la Fée. Je traversois les airs ; (car ces aîles que vous me voyez , me servent à voler ;) je vous ai vû en passant, je vous ai trouvée si charmante , que je n'ai pû me refuser au plaisir de m'arrêter auprès de vous : mais est-il bien vrai qu'on ne vous ait jamais parlé de moi ? que vous ne me connoissiez point ? . . . Point du tout , reprit Riante. On vous laisse là dans une ignorance bien cruelle , poursuivit la Fée , imaginez-vous que l'on n'est heureux que quand on me connoît : je gagerois que vous vous ennûiez quelquesfois Cela est vrai , répondit Riante. Eh bien

C ij



laissez faire , lui dit la Fée ,
écoutez-moi , & vous ne vous
ne vous ennuierez jamais. Votre
mere, vos Gouvernantes ne vous
ont-elles jamais parlé des hom-
mes ? . . . Qui ? reprit vivement
Riante , ces vilains hommes ! . .
Qu'apellez-vous vilains hommes,
interrompit la Fée , on vous a
donc inspiré un furieux dégoût
pour eux ? Quelle imbécilité !
Aprenez , ma belle , qu'on vous
trompe cruellement. Je le vois,
votre mere nourie & élevée dans
les principes d'une vertu sauvage
qui ne se plaît qu'à contrarier la
nature , vous a fait sucer avec le
lait une haine injuste pour tout
le genre humain : mais sçavez-
vous que ces mêmes hommes ,
dont elle vous a fait des portraits
si odieux , s'empresseroient à faire
le bonheur de votre vie , si vous
ne les fuyiez pas comme vous le

faites ? Ce seroient des esclaves soumis , qui n'auroient d'autres volontés que les vôtres , qui ne verroient que vous , qui ne respireroient que par vous , qui moureroient où vous ne seriez pas. Eh , n'allez pas les croire indignes de votre attachement. Vous êtes belle, Riante, il est presque impossible de ne pas convenir que vous ne soyiez pour l'esprit , pour le cœur , la plus parfaite des créatures ; il est néanmoins un homme au monde qui ne vous est inférieur en rien , qui vous aime , c'est peu dire , qui vous adore. Eh ! qu'est ce que cela fait ? poursuivit Riante. Ce que cela fait , répondit la Fée , c'est que si vous vouliez souffrir qu'il vînt vous dire combien il vous aime Est-ce que cela me fera du mal ? reprit Riante. Tant s'en faut , répliqua la

Fée ; il naîtra entre vous une simpatic douce , qui vous fera goûter des plaisirs inexprimables. Tenez , je vois que vous êtes émuë , je gagerois que vous sentez au dedans de vous un mouvement extraordinaire qui vous fait plaisir ; ah ! ma chere Riante , que vous en éprouveriez bien d'autres ! Pour commencer à vous rendre heureuse , je vais vous montrer le portrait de votre Amant . . . Qu'est-ce que c'est que mon Amant ? demanda Riante. Rien n'est si naturel , répondit la Fée , c'est celui qui vous aimera & que vous aimerez N'aurons-nous , dit la belle , que le plaisir de nous aimer ? C'est que je vous avouërai que mes Gouvernantes me disent qu'elles m'aiment , je leur dis que je les aime aussi ; mais cela ne m'amuse pas beaucoup . . . Eh bien , ceci

vous amusera-t-il ? dit la Fée , en lui montrant un portrait ; dites-moi votre sentiment ? (Ce portrait , Mesdames , étoit celui d'un jeune Chevalier extrêmement aimable, que la Fée avoit choisi pour son dessein.)

Il fit son effet , ou plutôt cette simpatic qui dispose des cœurs en un moment , agit sur celui de la jeune Riante. Ah ! que cela est charmant , s'écria-t-elle. Eh bien, répondit la Fée , si vous voulez ne rien dire à votre mere , demain venez dormir ici l'après-dinée , j'y transporterai l'original de ce portrait Vous êtes bien obligeante , dit Riante. Je ne fais que suivre mon inclination , reprit le faux Amour , je suis le Dieu des Amants , je ne cherche qu'à assortir les cœurs . . . Comment ! dit Riante , vous êtes un Dieu , & vous vous don-

nez tant de peine pour moi ? ...
L'emploi le plus noble des Dieux,
reprit Troisbosses, c'est de se
mêler du bonheur des mortelles
comme vous. Songez seulement
à ne rien dire de tout ce que vous
venez d'entendre, & à me tenir
parole. A ce mot la Fée s'en-
vola, la belle la suivit long-tems
des yeux, puis retourna à son
petit Palais, bien plus rêveuse
qu'elle n'en étoit sortie. Les Gou-
vernantes voulurent pénétrer son
secret ; mais elles s'employèrent
vainement, rien ne donne tant
de discrétion qu'un peu d'amour.
La belle s'obstina & se tût. On
voulut la distraire, on fit des jeux,
on en inventa ; c'est même sur ces
entrefaites que le jeu de l'Oye
fut renouvelé des Grecs. Je ne
puis m'empêcher de rapporter cet-
te époque ; on n'y avoit pas joué
depuis le Siège de Troye : jugez,

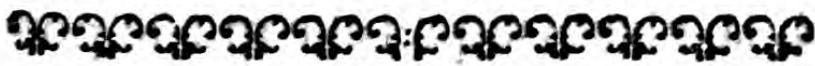
Mesdames , si cela devoit être amusant : néanmoins Riante n'y fit aucune attention ; il falloit que l'Amour eût déjà gagné bien du terrain.

Il me semble qu'il ne seroit pas hors de propos de répandre quelque lumière sur l'histoire du portrait. C'étoit , je l'ai déjà dit , le portrait d'un Chevalier fort aimable ; n'importe de quelle contrée. Quand Troisbosses avoit montré ce portrait à Riante , elle en avoit avec elle trois douzaines , résoluë d'en montrer jusqu'à ce qu'il y en eût un qui fit son effet. Elle n'eut pas la peine de faire un plus long étalage ; dès que Riante eut vû Gracieux , (c'étoit le nom du Chevalier ,) elle ne fut plus en état d'en voir d'autres. La Fée contente de son essai , se transporta auprès du Chevalier pour l'engager à être de

moitié d'une intrigue dont elle faisoit dépendre la réussite de ses projets. Il étoit à la chasse : c'étoit son occupation favorite. La Fée épia le moment où il venoit de blesser un oiseau d'un coup de flèche ; elle ramassa l'oiseau , à la place duquel elle mit le portrait de Riante.

A cette trouvaille imprévuë, la surprise du beau Chasseur alla où elle put aller ; il avoit les passions vives , il en conçut une extraordinaire pour l'original d'un si beau portrait ; il s'assit pour le regarder à son aise ; il étoit pénétré ; il tressailloit d'étonnement & de plaisir. Tandis qu'il étoit dans le fort de son admiration , Troisbosses s'aparut à lui , non sous sa forme ordinaire, car amour propre à part , depuis qu'elle en pouvoit changer , la sienne étoit de toutes les figures

celle qu'elle portoit le plus rarement & avec le moins de complaisance. (Vous voyez qu'il est quelque modestie dans le monde.) Elle se présenta donc au Chasseur sous une forme majestueuse.



CHAPITRE IV.

*Comment Troisbosses tendit ses
panneaux, & comment ils
lui réussirent.*

L'Aparition de la Fée ne flata pas d'abord le Chasseur, non qu'il fût timide, mais cela lui donna des distractions qu'il n'étoit pas dans le cas de souhaiter. Je suis, lui dit Troisbosses, une Fée bienfaisante.... Ah ! tant mieux, lui dit-il, vous venez fort à propos : sçauriez-vous qui est cette belle personne dont je tiens

40 *Les mille & une*
le portrait ? C'est , reprit la Fée ,
quelqu'un qui vous aimera ten-
drement. . . . Moi ! dit Gracieux ,
& où avez-vous lû cela ? . . . Je
le sçais , répliqua-t-elle ; je sçais
même quelque chose de plus ,
c'est qu'il ne tiendra qu'à vous
d'être heureux ; mais il faut sui-
vre mes conseils. . . . Comment !
les suivre , dit Gracieux , j'irois
au centre de la terre Il ne
faudra pas aller jusques-là , ré-
pondit la Fée. Je m'apelle la Fée
Tropbonne ; il y a long-tems que
je m'interesse à votre bonheur ,
& même si vivement , que je vous
ai déjà ménagé un rendez-vous
avec la belle que vous aimez ;
mais soyez sage & discret , un
rien peut vous perdre Un
rendez-vous ? reprit Gracieux ,
ah ! quand sera-ce , Madame
Ecoutez , répondit la Fée , un
mot que j'ai à vous dire , & nous

partons : il faut bien vous prévenir sur ce que vous devez faire. Ah ! s'écria-t-il , de grace , Madame , fiez vous-en à ma conduite ; où faut-il aller ? . . . Mais quelle pétulance ! dit la Fée , vous gâteriez tout. Songez que la belle dont le cœur vous est destiné , est sous les yeux d'une mere bizarre , misantrophe , qui déteste foncierement le Genre humain. Si vous êtes aperçû , vous perdez en un moment le fruit de mes bontez , l'espérance d'être heureux & la vie. Je veillerai autour de vous pour écarter les dangers qui pouroient naître Ah ! que de bontez , Madame , s'écria Gracieux ; non , je donnerai tout le reste de ma vie à la reconnoissance ; mais permettez que je donne quelques moments à l'Amour.

La Fée se rendit à ses instan-

ces , & le transporta sous le berceau de jasmin , où Riante s'étoit déjà renduë. Dès qu'ils s'aperçurent , la conversation s'anima : quoiqu'ils ne se fussent jamais vûs , ils avoient bien des choses à se dire ; mais comme ils parloient tous deux à la fois , & que je ne les ai pas entendus , dispensez-moi de rien répéter ; d'ailleurs les sentiments ne se peignent pas. Riante apella Gracieux son Amant ; il en fut transporté de joye , il se jetta à ses genoux , lui baïsa la main , la rebaisa encore ; elle n'en fut point fâchée , elle ne lui dit point de se retirer : c'est ce qui fait douter si la pudeur est fille de la nature ou de l'éducation.

Au milieu de tous ces transports , si bien reçûs & même partages , quand après s'être dit beaucoup , ces Amants avoient en-

core tout à se dire , la Fée enleva inhumainement le Chevalier.

Eh ! où m'emportez-vous, Madame , lui dit-il ? que ne me laissez-vous où j'étois ? ou pourquoi m'y conduisiez-vous ? Seigneur , lui répondit la Fée , je faisois le guet à l'œil auprès du berceau où vous étiez , j'ai vû que quelqu'un s'en aprochoit , j'ai craint que vous ne fussiez découvert : il y va de la perte de l'objet de votre amour : car je ne vous parle pas de la vôtre , elle vous toucheroit peu. Accordez-moi votre confiance , abandonnez-vous à ma conduite , demain vous reverrez l'aimable Riante Je reverrai Riante , dit Gracieux ? Ah ! Madame, me tiendrez-vous parole ? ne sera-ce que demain ? songez que je me meurs . . . Il faut néanmoins vivre , reprit la Fée.

A ce propos , qui n'est pas trop

44 *Les mille & une*
consolant , si l'on veut, Gracieux
entendit raison du mieux qu'il
put. Le lendemain Troisbos-
ses lui tint parole. Riante qui
par pressentiment s'étoit renduë
au berceau de jasmin , vit son
Amant avec transport ; mais à
peine eut-il le tems de lui dire
par quel moyen , pourquoi , &
comment il l'avoit quittée la veil-
le , que la Fée les sépara. Ah ! lui
dit Gracieux , pour le coup , Ma-
me , cela est cruel : à peine l'ai-
je entrevüe. Eh bien , Seigneur ,
je vais vous y conduire , reprit
la Fée , la mere de Riante vous
découvrira , on vous séparera
pour toujours. Gracieux après
cette réponse , fut contraint d'en
rester sur son desespoir.

La méchante Fée goûtoit se-
crettement une maligne joye ; elle
voyoit aprocher le tems de sa
vengeance , & mettoit à profit
les

les intervalles , en commençant de faire insensiblement le malheur de l'innocent objet de sa haine.

Pour comprendre quelque chose dans la conduite bizarre qu'elle tenoit , il faut sçavoir que son dessein étoit d'enflâmer les deux Amants l'un pour l'autre , de telle façon qu'ils fussent dans le cas de ne se plus reconnoître. A peine lui restoit-il huit jours pour conduire à fin cette intrigue ; elle faisoit en sorte que se voyant si peu , ils ne s'expliquoient sur rien , & se souhaitoient sans cesse. On sçait combien les desirs s'irritent dans de telles circonstances. Il falloit que *Troisbosses* ne fût pas ignorante dans l'art d'amener en peu de tems une passion à un honnête point de maturité.

Déjà pour la sixième fois elle

D

avoit conduit Gracieux au rendez-vous , & l'en avoit tiré aussi mal à propos qu'il se puisse.

Eh bien ! vous voilà , Madame , lui dit-il , dès qu'il put parler ; il semble que vous soyez jalouse du bonheur dont vous nous faites jouïr ; accordez-vous avec vous-même ; ou retranchez-moi ces bontés cruelles qui ne font qu'augmenter mon malheur , & me laissez mourir ; ou , s'il est possible , souffrez que je devienne heureux.

Que vous êtes injuste , Seigneur , reprit l'hypocrite , d'un ton compatissant ? ignorez-vous combien ces prétenduës cruautés vous sont salutaires ? mais vous exigez une dernière preuve du penchant que j'ai à vous servir , il faut vous la donner. Vous pouvez être sans cesse auprès de Rian-
te Je le pourois , s'écria

Gracieux ? . . . Oui, vous le pourriez , répondit la Fée , puisqu'il dépend d'elle que cela soit. . . . Oh ! si cela est , reprit-il , je suis sûr de mon fait. . . . Vous avez , répliqua la Fée , trop de vanité pour un Amant délicat. Apprenez à quel prix vous pouvez être heureux. Riante possède une baguette qui rend invisible ceux qui la tiennent dans la main gauche ; qu'elle vous la donne , vous serez sans cesse auprès d'elle , sans qu'on vous voye , sans même qu'on vous soupçonne. Mais Riante se défaisira difficilement de ce trésor , le bonheur de sa vie en dépend , on lui a défendu de le confier à qui que ce soit. Après tout , vous n'abuserez pas de la confiance. . . . Oh ! partons , dit Gracieux , Riante peut compter A ces mots , la Fée qui se doutoit de ce que

Gracieux alloit dire , le transporta , sans l'entendre , au berceau de Jasmin.

Enfin, aimable Riante, dit Gracieux en s'avancant , il me seroit donc permis de passer ma vie auprès de vous ! Quoi , cela seroit possible , dit Riante ! Oüi cela l'est , répondit-il , la Fée qui nous protège m'en assure , il ne vous en coutera qu'un peu de confiance ; le Ciel m'est témoin combien je serois au desespoir de la trahir : hélas ! je me trahirois moi-même ; la baguette que vous portez peut me rendre invisible à tous les yeux. . . . Ah ! Gracieux , reprit Riante , c'est un conte que vous me faites. . . . Ce n'en est pas un , reprit Gracieux , l'essai va vous en répondre ; prenez cette baguette de la main gauche. La belle obéit. Non , dit Gracieux , je ne vous vois

point , & en effet il ne la voyoit point : (notez , Mesdames , que la Fée lui avoit fasciné les yeux : ce n'est là qu'un tour de gibeciere.) Se pourroit-il , dit Riante , que ma baguette eût cette vertu ? hélas ! on m'avoit bien dit de la conserver , que le bonheur de ma vie en dépendoit , puisque je ne peux vous voir sans elle. . . .

En disant cela , la belle se défaisit de sa baguette , tant il est vrai que l'amour ne sçait rien refuser. Bien-tôt la scène changea de face ; Troisbosses arracha la baguette des mains de Gracieux , & les transporta dans les airs. Elle reprit sa figure ordinaire ; c'est la première mauvaise nouvelle qu'elle leur annonça ; son aspect les glaça d'effroi. Reconnois ton ennemie , dit-elle à Riante , insensée ; aurois-je donc travaillé

50 *Les mille & une*
pour ton bonheur ? Va , suis-
moi , tes disgraces ne font que
commencer. Et toi , dit-elle à
Gracieux, malheureux jeune hom-
me , éloigne-toi de ma vûë , je
t'ai fait assez de mal en te met-
tant une passion inutile dans le
cœur : je suis contente de moi.
En disant ces mots , elle s'abat-
tit sur la terre , & le laissant dans
un Pays inconnu , elle s'éloigna
avec sa proie de toute la vîtesse
des esprits qui la portoient. Le
joli petit caractère de femme !
y en auroit-il des copies ?





CHAPITRE V.

Où la Fée Lirette trouva Gracieux , ce qu'elle lui dit , ce qu'il répondit , ce qu'elle reprit , ce qu'il répliqua , ce qu'il fit.

QUand Rare aprit en quelles mains sa fille étoit tombée, son desespoir n'eut plus de bornes ; il s'agissoit pour elle de la perte d'un enfant chéri , objet unique de ses soins , de ses complaisances ; encore quelle façon de la perdre !

La Philosophie n'eut rien à dire à cela : il faut qu'elle se taise quand le sang parle. Ah ! Lirette ! Lirette , disoit Rare à sa Protectrice , imaginez , s'il se peut , ce que je sens : pouvez-vous m'aider dans mes malheurs ? ne me déguisez rien , n'épargnez rien ; est-

il des risques à courir ? c'est sur moi qu'ils retomberont tous ; j'irai par tout , j'affronterai tout : hélas ! que ne ferai-je pas pour délivrer ma fille : mais vous ne me répondez rien ; n'ai-je donc plus d'espoir ? Ah ! *malheureuse mere* Calmez-vous , Madame , lui répondit Lirette , rien n'est encore desespéré ; l'Amour qui vous a ravi votre fille , ne peut-il pas vous la rendre ? il ne s'agit que de trouver Gracieux , de l'engager à délivrer son Amante ; reposez-vous de ce soin sur moi , & tranquilisez-vous s'il est possible. A ces mots , Rare concevant un léger rayon d'espoir , se remit un peu , & Lirette montant sur son char , courut chercher le Chevalier dans les quatre parties du monde.

Vous croiriez sans doute qu'il étoit bien difficile à rencontrer ;
pas

pas tant que vous l'imaginerez, Mesdames ; il est des règles sûres pour trouver les Amants malheureux ; il leur faut toujours des échos à qui parler ; les voilà dès lors même nécessairement exilés de tout le plat País ; suivant ce principe, Lirette en parcourant les montagnes, aperçut enfin le beau Chasseur qui rêvoit profondément au bord d'une fontaine ; il tenoit à la main un papier qu'il lisoit avec tant d'attention, qu'il ne voyoit pas encore la Fée, quoiqu'elle fût déjà devant lui depuis long-tems : enfin elle prit le parti de lui parler. Gracieux, lui dit-elle, je suis une Fée de vos amies. . . . Une Fée ? reprit-il, eh bien, maudite soyez-vous, vous & toute votre race. . . . Gracieux, répliqua la Fée, il faut sçavoir maudire avec discernement, & distinguer les amis des

ennemis. . . . C'est-à-dire , reprit brusquement le Chevalier , que vous venez de nouveau vous divertir à mes dépens. Tenez, Madame , vous prenez la figure qu'il vous plaît , c'est à vous à qui je dois le malheur de ma vie ; je vous reconnois à votre ton doux-cereux ; retirez-vous , ne me forcez pas à vous manquer de respect ; je n'ai pour toutes armes ici que des pierres sous mes mains , mais je m'en serts à merveille , & vous pourriez vous en sentir , toute puissante que vous êtes. . . . Gracieux , reprit encore une fois la Fée , votre défiance ne m'offense pas , parce que je compte que bientôt vous changerez de langage avec moi. Je sçais la manœuvre indigne dont s'est servie une de mes Compagnes pour vous plonger dans le malheur où vous êtes. Je viens

vous témoigner la compassion que vous me faites ; mais ce n'est pas une compassion feinte & stérile ; je viens vous engager à délivrer Riante , & vous en facilitez les moyens.

Ce discours de la Fée fit sur Gracieux l'effet qu'elle en attendoit ; un Amant ne sauroit se refuser à l'espérance. Ah ! Madame , dit-il , en embrassant les genoux de Lirette , que ne vous devrois-je pas ? Levez-vous , lui dit la Fée , ne perdez pas ici votre tems en transports inutiles : mais quel est ce papier que vous lisez avec tant d'attention ?

Je vous avouërai , Madame ; répliqua-t-il , que depuis le moment où l'on m'a si cruellement séparé de Riante , ne comptant sur aucuns secours , je ne me suis occupé que des moyens de la recouvrer. On parle dans ces can-

ions d'un homme qui rend des Oracles, j'ai été à lui Et que vous a-t-il dit, interrompit la Fée. Il m'a conseillé, poursuivit Gracieux, de me rendre au marché de la Ville prochaine, les doigts dans mes oreilles, de les ouvrir & fermer six fois à tems égaux, en observant les intervalles, & de recueillir ce que j'entendrois; je l'ai recueilli; je le lisois, je n'y comprends rien: mais vous, Madame, qui sçavez tout, expliquez-le moi, je vous prie.

Thoet. gghi. ffarenum. coc. ter.

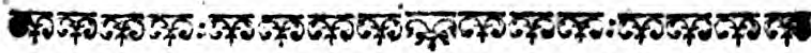
Que cela veut-il dire? ... Rien du tout, reprit la Fée: & avez-vous payé chèrement cet Oracle? ... Trois pièces d'or, répliqua Gracieux; & qu'en concluriez-vous? Qu'on vous en a donné pour votre argent, dit la Fée. . . . Ah! je vous assure, Madame, s'écria

le Chevalier , que le Marchand d'Oracles n'aura les oreilles coupées que de ma façon. ... Voilà , reprit la Fée , un courroux déplacé , comme si vous n'aviez rien de mieux à faire : mais le tems se perd ; vous sentez-vous bien du courage ? si je m'en sens , Madame ? ... Oh , je ne doute pas que vous ne soyez content de vous , vous êtes d'âge & de profession à cela : mais il s'agit ici de choses si sérieuses , que c'est à vous de vous examiner. Pour retrouver l'aimable Riante , il ne faut pas vous arrêter un seul moment , quelque danger qui se présente , quelque besoin que vous ayez de repos , quelque faim , quelque soif que vous ressentiez. ... N'est-ce que cela , Madame , interrompit Gracieux ? ... Ah , reprit la Fée , si cela vous semble peu de chose , c'est tant mieux pour nos pro-

jets ; vous pouvez partir dans le moment , je vais pourvoir à votre équipage. En disant cela la Fée frapa la terre de sa baguette , il en sortit un cheval harnaché. Tenez , lui dit-elle , prenez cette monture de ma main , elle est infatigable. Songez seulement à vous maintenir dans les périls où elle pouroit vous engager , même sans votre aveu.

A peine le cheval eut-il paru , que Gracieux sautant légèrement en selle , prit congé de la Fée , & partit même sans sçavoir où il alloit : heureusement pour lui le cheval Fée sçavoit sa route. Le Chevalier ne fit que plus de trois heures après son départ , la réflexion , qu'il avoit manqué à demander où il devoit aller ; question qui ne laissoit pas d'être essentielle ; mais ne s'apercevant de son étourderie que lorsqu'il

n'y avoit plus de remède, il prit dans ces circonstances, le parti le plus court, ce fut celui de se recommander à l'Amour, qu'il servoit si bien.



CHAPITRE VI.

Comment le Chevalier acquit de la gloire à grand marché, & du profit qui lui en vint.

LE commencement de la route de notre Voyageur n'eut rien que de commun ; il fuivoit un chemin fort fréquenté, mais la nuit venant à tomber, il commença à s'apercevoir que sa façon de voyager n'étoit pas des plus commodes. Il étoit en effet une maniere de Chevalier errant d'une espèce assez singuliere ; encore les autres pouvoient-ils entrer dans quelques Chateaux,

dormir à l'ombre des forêts ; lui ne pouvoit s'arrêter nulle part : tellement que sur le soir la faim venant à le presser , il ne laissa pas de regretter certains fruits sauvages qu'il avoit trouvé sur sa route , & dédaigné , par délicatesse aparemment : il resta donc sur son apétit jusqu'au lendemain , qu'il fut moins difficile. Je crois qu'il seroit aussi inutile qu'ennuyeux , de vous détailler les petites incommodités qu'il essuya , d'abord la rosée du matin , le chaud de l'après-midi , le serain , & quelquesfois la pluye de la nuit. Il n'eût pas aimé fortement si ces sortes de choses eussent fait impression sur lui ; mais voici des disgraces de plus de conséquence.

Infatigable , c'étoit le nom de son cheval , étoit un animal qui marchoit par routine , & qui alloit toujours son droit chemin ; il n'est

roc escarpé qui pût l'arrêter : s'il eût trouvé une maison sur sa route, il se fût guindé sur les toits, plutôt que de se détourner ; c'étoit son allure ; il sautoit les fossés, franchissoit les hayes, traversoit les fleuves ; il eût passé des bras de mer ; vous jugez bien que quand il trouvoit des bois il se jettoit dans le fort ; c'est justement ce qui lui arriva le second jour de sa route ; comme il étoit Fée, les ronces ne trouvèrent pas à mordre sur lui ; mais Gracieux ne l'étoit pas ; il fut inhumainement déchiré, & le fort pour le régaler encore de quelque chose de pis, le conduisit dans une plaine sabloneuse, où tout ce qui se trouva dans l'air de cousins, frélons, maringuains, & autres insectes de cette espèce, s'acharnèrent impitoyablement sur sa peau.

Le lendemain notre Chevalier en eut une bien plus terrible ; mais il en fut consolé par la gloire qui en a consolé bien d'autres. Je pense ici , pour vous mettre plus au fait , devoir le prendre d'un peu haut.

Deux Rois de je ne sçai quelle contrée , dont je ne dirai pas le nom ; (car je hais les anacronismes , & j'en ferois sûrement ; je me connois.) Deux Rois , dis-je , se faisoient la guerre , sur je ne sçai quel motif : il falloit bien qu'il y en eût un , car on ne se fait pas la guerre pour rien : je ne vois pas où seroit le mot pour rire : ces Rois avoient assemblé de puissantes Armées ; on y voyoit ceux qui cultivent les bords de la Garonne , du Tage , de l'Ibere ; ceux qui se baignent dans le Pactole , ceux qui boivent les Gobelins , & ceux chez qui se cou-

che le Soleil , & ceux qui le voyent toujours en son midi , & l'Amériquin farouche , & le Normand Monsieur l'Abbé , dit la Marquise , en l'interrompant , ne pourriez-vous pas nous faire des descriptions moins sçavantes Sans contredit , Mesdames , reprit l'Abbé , cela veut dire qu'il y avoit bien du monde dans ces Armées là , qui se trouvèrent sur le chemin que faisoit Gracieux. La mêlée étoit alors dans tout son feu. Le Voyageur voulut se détourner , non qu'il craignît les occasions de se signaler , c'est qu'il avoit quelque chose de plus pressé à faire ; il essaya de faire prendre une autre route à Infatigable ; mais ce bon courfier , qui quand il vouloit , n'avoit ni bouche ni éperons , continua sa route à travers les lances , aussi légèrement que s'il

n'eût traversé que des guerets. Il s'enfonce dans les escadrons ; renverse de son poitrail , à droite , à gauche , tout ce qu'il rencontre. Gracieux de son côté , qui n'avoit point d'armes , mais qui sçavoit se comporter dans les occasions , faisoit des merveilles à coups de poing : il ne rencontra point de nez dont il ne fit ruisseler le sang. On lui portoit des coups ; il eut même quelques blessures assez légères ; mais sa bonne fortune le tira de tout. Il traversa heureusement l'Armée , que son passage mit si fort en déroute , qu'elle fut taillée en pièces un moment après : ainsi le sort d'une bataille fameuse fut décidé par quelques coups de poing donnés à tort & à travers , dont le parti vainqueur s'appliqua tout le mérite.

L'action de Gracieux se fit re-

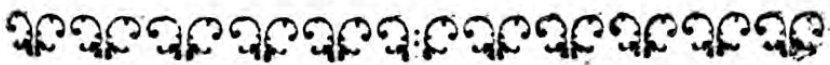
marquer. Un des Chevaliers de l'Armée en déroute, de ces gens qui s'éprennent volontiers de la belle gloire, fut tenté de suivre notre Héros pour faire connoissance avec lui. Il laissa fuir les siens, à qui aparemment il ne prenoit pas grand interêt, & suivit Gracieux au petit galop de son cheval. Généreux Chevalier, lui dit-il, je suis du parti vaincu; mais je ne saurois me refuser aux belles actions; vous venez d'en faire une qui mérite un laurier immortel: quoi! si jeune, & sans armes? Ah! permettez que je me joigne à vous pour ne m'en séparer jamais. J'ai quelque vertu, j'ai du zèle! si mon amitié ne peut vous être agréable, je tâcherai de vous la rendre utile.... Chevalier, lui répondit Gracieux, la franchise de votre procédé me touche sensiblement; mais quand

vous me demandez mon amitié, sçavez-vous quel souhait vous faites ? vous voulez partager ma fortune ; hélas ! je n'ai que des malheurs à vous offrir. . . . Eh , qui serois-je , reprit vivement l'Inconnu , si m'offrant pour votre ami , je refusois de m'associer à vos malheurs ? Non , Seigneur , si vous me permettez de vous suivre , peu m'importe de quel œil la fortune me regarde ; je ne sentirai jamais que les revers qui tomberont sur vous : mais j'entrevois un bocage frais , j'entends un ruisseau qui murmure , descendons sous ces ombrages : avant de faire l'office d'ami , souffrez que je fasse celui de confident : d'ailleurs vous devez avoir besoin de repos. Ah ! vous avez donné les plus horribles coups ! Enfin , on ne vous connoît dans l'Armée que sous le nom du Chevalier des coups de poing.

Seigneur , reprit modestement Gracieux , vous faite trop valoir une action très médiocre ; elle m'a fatigué , il est vrai , mais telle est ma destinée , que contre l'ordinaire de tous les hommes , ce n'est que par des fatigues nouvelles que je me délasse des fatigues que j'ai souffertes. Je ne puis prendre aucun repos ; je ne m'en plaindrai pas ; le prix qui m'est proposé est bien au-dessus de tous mes travaux. Je vais vous faire le récit de mes infortunes. Je sçais qu'il n'est ni convenable , ni usité , (c'est-à-dire qu'il n'est pas d'usage) de conter chemin faisant , ses malheurs ; mais par ce que je vous dirai par la suite , vous verrez que je suis dans l'impuissance de faire autrement. Alors Gracieux , non sans laisser échaper quelques soupirs , fit un détail circonstancié de toute son Histoire , que l'In-

connu interrompit par quelques exclamations qu'il varia du mieux qu'il put. Eh bien ! Seigneur, lui dit Gracieux, dès qu'il eut fini, êtes-vous maintenant curieux de me suivre ? vous sembleroit-il doux de passer les jours, les nuits à cheval, de vivre de fruits sauvages, enfin de mener la vie que je mène, vous qui n'y seriez engagé que par le motif de l'estime, ou tout au plus d'une amitié naissante? . . . Quoi ! Seigneur, répartit l'Inconnu, douteriez-vous de ma sincérité ? L'attachement que je vous vouë est dans toute sa force. Je ne sçai pas aimer à demi. Mais il est nécessaire, pour vous inspirer la confiance que je mérite, que je vous dise à mon tour qui je suis. Je ne vous demande qu'une grace; mon cheval se fatigue, souffrez que je partage le votre, il est
d'une

d'une nature à ne pas plier sous un fardeau de plus. Je serai plus près de votre oreille ; je parlerai plus commodément , & vous m'en entendrez mieux. L'Inconnu exécuta son projet dans le moment , & commença ainsi son Histoire.



CHAPITRE VII.

Histoire de Brillandor , interrompue tout naturellement.

JE m'apelle Brillandor ; si vous me voyez le tein un peu rouffâtre , (& il l'avoit en effet) c'est que je suis originaire de la Lune. Vous me paroissez surpris ? Il ne faut pas me regarder pour cela comme un homme tombé des nuës. Je ne suis pas le premier à qui il soit arrivé de passer d'une Planette à l'autre.... Mais comment

cela se fait-il ? demanda Gracieux ;
... tout naturellement, reprit Brillandor. Sçavez-vous ce que c'est que la gravitation ? ... Non, répondit Gracieux , je n'en sçais pas un mot... C'est quelque chose de fort joli , dit Brillandor ; mais il faut trop de tems pour l'expliquer ; qu'il vous suffise de sçavoir que par le moyen de cette vertu , toutes les têtes pleines de cervelle gravitent vers la terre , & toutes celles qui n'en ont point , vers la Lune. Vous devez juger par là que ma Planette n'est peuplée que de têtes à l'évent ; aussi les Habitans sont si légers que leurs pieds ne touchent pas à la Lune.

Comme ils sont prévenus du danger qu'ils courent s'ils ne se maintiennent pas le cerveau libre, ils pratiquent dès la jeunesse quantité de secrets pour cet effet. Ils ont des livres faits exprès pour

cela ; on n'en fait même plus d'autres. De la lecture de ces livres ils passent à des conversations de même espèce ; aussi faut-il convenir qu'il ne leur reste pas l'ombre du sens commun.

Dégouté de tout tems de leur façon de faire & de penser , bien loin de m'appliquer dans ma jeunesse à me vuider le cerveau , je mis toute mon attention à le remplir. Je n'étoit pas fâché de quitter ma patrie que je n'aimois point , & de graviter vers celle-ci où mon gout m'inclinoit déjà ; pour cela j'évitai la compagnie des gens de mon âge , & fis mes lectures ordinaires des ouvrages d'un homme qui avoit gravité un siècle auparavant.

Ma tête , en suivant ce régime , s'emplit bien-tôt de quantité d'humeurs étrangères , de façon que devenant plus lourde de jour

en jour , je fus entraîné vers la terre avec une violence à laquelle il me fut impossible de résister ; je n'eus que le tems de m'envelopper dans mon manteau , par un trait de prudence dont je me sc̄us bon gré par la suite , car j'évitai par ce moyen quantité d'influences catareuses qui m'assaillirent sur le chemin. La Lune étoit à son premier quartier quand je la quittai , elle peut bien s'être renouvelée trente-six fois depuis . . . Ah ! que vous vous ennuyâtes , dit Gracieux. Pourquoi , reprit Brillandor , le Ciel n'est-il pas un Pais curieux ? D'ailleurs les profondes études que j'ai faites m'ont rendu sujet à des distractions qui m'épargnent l'ennui de la solitude , & même celui des mauvaises compagnies. Ce qui doit vous surprendre , c'est que j'aie passé tout ce tems sans

manger ; mais on n'en a aucun besoin dans la moyenne région , soit que l'air y soit peu propre à la digestion , ou nourrissant par lui-même.... S'il avoit plû à la Fée , interrompit de nouveau Gracieux , j'aurois voyagé par ce Pais-là ; au moins n'aurois-je fait ni bonne ni mauvaise chere , & je n'aurois pas tant trouvé de ronces sur le chemin. Brillandor reprit la parole. J'arrivai à la Terre en glissant le long d'un Arc-en-Ciel couleur de rose , aurore & bleu. Je vous avouërai que ce monde-ci me charma au premier coup d'œil ; ce n'est pas que la Lune diffère essentiellement de la Terre ; on y voit des plaines , des fleuves , des forêts ; mais tout y est défiguré. Ici on se plaît à conserver les beautés de la nature ; on se plaît là haut à les détruire ; en un mot mes compatriotes ont fait

74 *Les mille & une*
de leur Lune un théâtre digne
d'eux.

Le Lunatique a le dehors aimable, une vivacité qui plaît & qui prévient; mais pour vivre avec lui, il faut être aussi frivole qu'il l'est lui-même; s'occuper de bagatelles; changer, à propos de rien, de gout, de façon de penser, de sentiment, de caractère, enfin vivre en giroüette.

Jamais il ne parle deux jours de suite le même langage; aujourd'hui c'est un jargon, demain il se servira d'un autre: en deux minutes il change d'ajustement, de maintien, pour ainsi-dire de figure; *vous sortez de le voir, vous le revoyez dans le moment, & il est étranger pour vous; mais il ne l'est jamais pour lui-même:* aucune métamorphose ne le gêne; il se prête à toutes ces révolutions avec une docilité charman-

te : il est dans son élément : il est inconstant ; mais il est fait pour l'être.

Les femmes y sont maintenant les seules Divinités du País ; chaque mari dans sa maison , est un Prêtre qui travaille à rendre la Déesse favorable aux vœux des étrangers qui l'implorent , en l'irritant contre lui-même ; mais un Prêtre desintéressé , qui ne demande jamais rien pour lui. Au demeurant, il est chargé de l'entretien de l'Idole ; car il faut la parer , le Peuple se prend par les yeux.

Il seroit assez difficile de se faire une idée d'un femme Lunatique , elle ne ressemble en rien aux femmes de ce País. Ici quand on a quelques traits , du naturel , de la pudeur , on a tout ; là-haut tout cela ne mène à rien ; elles se donnent des agrémens qu'elles

inventent , & qu'elles ne doivent qu'à elles-mêmes , & la nature n'est qu'une sote.

Elles sont vives , enjouiées , hardies , même un peu foles , & sur tout coquettes ; mais si amusantes qu'elles font excuser tous leurs travers. Je les idolâtre encore ; non que les femmes de ce monde-ci me soient indifférentes ; mais si je me trouvois jamais entre les unes & les autres, je les aimerois toutes pour m'épargner l'Embaras du Choix. . . . Le tour ne seroit pas mal adroit , interrompit Gracieux.

Avec tant d'agrémens , reprit Brillandor , ces Dames n'inspirent point d'amour , elles ne font naître que du gout , & ce sentiment les contente : elles évitent tout ce qui contraindrait leur humeur volage ; il leur faut des amusements , & non des passions. Le

Le caprice fait chez elles ce que le destin fait ailleurs , ce qu'il prononce est irrévocable. Mais j'aurois beau parler sur leur compte , je n'épuiserois pas la matière. Je crains même qu'en en parlant trop , je ne me fasse soupçonner d'en avoir été mal reçu : il est vrai que le caprice ne leur a pas parlé pour moi ; mais comme on ne m'a pas fait des traitemens plus doux sur la Terre , j'ai toujours pensé que cela venoit plus de ma faute que de la leur. . . . Ah ! dit Gracieux , en l'interrompant , Seigneur , vous cherchez Non , je ne cherche pas de compliment , reprit le Chevalier Lunatique ; je vous avouërai même , que je me suis étonné vingt fois , de ce qu'étant fait sur un certain modèle , ne manquant ni d'esprit ni de courage , j'aie toujours été le plus malheureux de tous les ga-

lants du monde ; vous vous en étonnerez vous-même en entendant mon Histoire.

Mon premier soin dès que je me vis Habitant de ce monde , fut de choisir ma Profession. Comme je ne hais point la gloire, & que je crains peu la fatigue, j'embrassai la Chevalerie Errante, qui me convenoit à merveille. Le gout des aventures me déterminâ encore ; car qu'est-ce qu'une vie sans aventures ? c'est un tissu d'ennuis ; d'ailleurs j'avois trop bien débuté pour rester en si beau chemin. Je passe sous silence ces combats journaliers , ces succès malheureux ou favorables auxquels un homme de notre état est sujet : je viens tout de suite à des faits de plus d'importance.

Comme je traversois le Royaume de Congo , je fus tenté de

voir la Princesse Houhoukéké qui en étoit Souveraine. J'arrivai dans la Capitale le jour d'un Tournois. J'entrai en lice, & j'en eus tout l'honneur. C'étoit m'annoncer par un début brillant. Je fus recevoir à l'Amphitéatre le prix, des mains de la Princesse. Je la vis, je l'aimai; il étoit impossible de faire autrement, car elle étoit charmante. Je ne pouvois en faire que de foibles portraits.

L'avantage que j'avois remporté me donna lieu de m'introduire à sa Cour. Je crus d'abord apercevoir dans ses regards quelque chose de favorable pour moi; mais je ne conservai pas long-tems ce foible avantage.

Houhoukéké (d'ailleurs toute charmante) avoit les plus vilaines mains du monde, & la fureur de les montrer; mais l'empressement de la Cour à les louer sans

80 *Les mille & une*
cesse , étoit ce qui m'étonnoit le plus. Moi je gardois là-dessus un silence froid. J'eusse crû insulter la Princesse , en louant quelque chose d'aussi laid , lorsqu'il y avoit d'ailleurs un si beau champ pour admirer. Mon silence fut remarqué par mes Rivaux ; ils l'interprétèrent , & je perdis la faveur : mais le mal n'eût pas été sans remède , si mes concurrents n'eussent pris le parti d'aller jusqu'à la Chine , soutenir dans un Tournois , sous le nom de Chevaliers des Belles - mains , qu'Houhoukéké avoit les plus belles mains du monde. A ce trait , ne pouvant rester à la Cour , ni me mêler parmi ces insensés , je tournai mes vuës d'un autre côté. . . . O h ! pour le coup , dit Gracieux , je ne vous comprends pas ; que vous eût-il couté d'aller jouter à la Chine ? Vous avez tant de fois

joûté à propos de rien ! Il s'agissoit pour vous d'un bonheur
Bonheur , ou non , reprit Brillandor , cela m'importe peu. On m'offriroit toutes les Princesses de la Terre , l'Univers s'armeroit contre moi , que je dirois toujours qu'Houhoukéké à de vilaines mains ; à plus forte raison ne joûterai-je pas pour soutenir le contraire. Je ne puis pas prendre sur moi de défendre les mauvaises causes. Après cette aventure , poursuivit Brillandor , croyant être devenu sage à mes dépens , je résolus , puisqu'enfin il falloit flatter le foible des Dames pour leur plaire , de donner dans ce travers. Comme je voyageois lentement , j'arrivai à la Chine lorsqu'il y avoit déjà long-tems que les Amants d'Houhoukéké en étoient partis.

Skobelousku , fille du Roi de

la Chine, n'étoit pas à beaucoup près si belle qu'Houhoukéké, mais elle étoit plus piquante.... Il me semble, néanmoins, dit Gracieux, (dont le fort étoit de faire des remarques) que l'héritière de Congo devoit être plus brune.... Eh bien, reprit Brillandor, l'autre étoit plus piquante; je vous le dis, je m'y connois.

J'avois ouï dire qu'entre autres fantaisies (car Skobelousku en avoit quelques-unes) elle avoit le foible d'aimer les jambes bien faites. Je l'ai naturellement très fine; mais pour flatter la Princesse dans son gout, je crus devoir y ajouter quelques agrémens d'emprunt. D'abord ma ruse eut tout l'effet possible, Skobelousku trouva ma jambe faite à ravir, & sur ce passeport me permit de lui faire assiduëment ma cour.

Je ne sçai si la jalousie éclaira

mes Rivaux, ou si maladroitement je m'avisai de placer un jour le gras de ma jambe de travers ; mais le bruit de ma supercherie se répandit, & l'on forma le dessein de me convaincre. On indiqua des joutes pour amuser la Princesse ; j'y vins paré, à mon avantage, & me plaçai à côté de mes concurrens. Au signal je voulus partir avec les autres ; mais au premier effort que je fis, je m'aperçûs que ma jambe étoit accrochée à la barriere par un petit crampon de fer ; j'eus beau caracoller, il fallut y laisser mes dépouilles. Quelque Page m'avois joué ce tour.

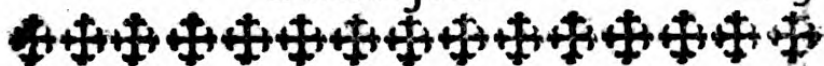
Bientôt on abandonna les joutes pour venir rire de mon aventure ; mais le plaisir couta cher aux rieurs ; car à peine fus-je en liberté, que saisissant ma lance à deux mains, ma bride entre mes

84 *Les mille & une*
dents , je gagnai la plaine en fra-
pant à droite & à gauche. Je ne
fçai où je pris tant de forces ;
c'est la fureur qui m'animoit ;
mais il faut que dans cette avan-
ture j'aie meurtri plus de deux
mille Chinois.

Comme Brillandor en étoit à
cet endroit de ses aventures , il
s'aperçut que Gracieux dormoit :
il attendit quelque tems. Enfin
voyant qu'il ne s'éveilloit pas ,
n'osant par politesse le tirer de son
sommeil , ne voulant pas conter
à vuide , il prit le parti de cher-
cher à s'endormir de son côté.

L'Abbé en parlant ainsi, s'aper-
çut que les Dames étoient un
peu plus qu'assoupies , & regar-
dant la résolution de Brillandor
comme un conseil pour lui , il
fortit. Il ne tiendra qu'au Lecteur
de s'endormir aussi , si l'avis lui
semble bon.

est aussi ce que
ne fait
en 1820 à 2. de l'après midi.



CHAPITRE VIII.

Gracieux donne dans le Pot au noir. Suite de l'Histoire de Brillandor. Ce que devint ce Chevalier.

NOs Chevaliers dormoient déjà depuis longtems, lorsque Gracieux fut réveillé par un horrible coup qu'on lui déchargea sur la tête : il l'eût rendu, s'il eût trouvé à qui le rendre, car il n'étoit pas endurant ; mais n'apercevant rien, parce qu'il faisoit très obscur, & qu'en effet il n'y avoit personne, ah ! si jamais je te rencontre ! s'écria-t-il. Qui, Seigneur ? lui demanda Brillandor. . . . Celui qui vient de me blesser, répondit Gracieux, (en se bandant la tête avec son écharpe.) Etes-vous blessé, répliqua

qu'il l'eût rendu

86 *Les mille & une*
le Chevalier Lunatique. Oüi ,
à la tête , repartit Gracieux.
Mais nous sommes dans une ca-
verne , dit Brillandor , ne seroit-
ce pas que vous vous seriez cassé
la tête à l'entrée , qui sans doute
est trop basse , tandis qu'il ne
m'est rien arrivé , à moi qui suis
plus petit que vous ? Gracieux vit
bien qu'il pouvoit en être quel-
que chose , il laissa tomber ce
propos , & fit des excuses à Bril-
landor sur ce qu'il s'étoit endor-
mi , le priant de reprendre le fil
de son Histoire. Le Chevalier
Lunatique qui ne vouloit qu'être
entendu , poursuivit son récit
dans ces termes.

Au sortir de la Chine , la Cour
du Mogol me sembla mériter mon
attention. J'y fus , & pendant
long-tems j'y vécus ignoré , n'ayant
pas d'occasions de faire des ac-
tions d'éclat. Je crois que je ne

fusse jamais parvenu à me faire connoître, sans le prodigieux talent que j'ai pour deviner les énigmes, même les plus obscures. Il est vrai que je n'en manque pas une.

L'énigme étoit l'amusement favori des trois Princesses héritières du Throne du Mogol. Elles en faisoient continuellement; elles les propofoient à leur Cour, avec un prix pour les heureux. Je me signalai par des succès si suivis dans ce genre, que bien-tôt je m'attirai quelque distinction.

Dès que je me vis sur un certain pied à la Cour, je cherchai à me faire des intrigues: je parlai d'amour à Mina la plus belle des trois Princesses, quoique je fusse sûr d'avoir un Rival préféré; mais c'étoit un jeune homme médiocre pour l'esprit, pour le courage, & qui n'avoit que de la

beauté. Dès que je trouvai occasion d'entretenir la Princesse , au détail que je lui fis de mes sentimens , je mêlai quelques discours à mon avantage , quelques épigrammes contre mon Rival , (pour avancer plus promptement mes affaires , en le détruisant auprès d'elle.) Le premier jour la Princesse me donna des énigmes à expliquer , au lieu de m'entendre ; le second jour il lui prit des vapeurs , & le troisième on me refusa l'entrée de son appartement.

Dans le dépit qui m'animoit , je fus offrir mon cœur à la Princesse Belbé sa cadette , qui sans être aussi touchante , avoit ses charmes. Elle me reçut comme une belle reçoit l'Amant d'un autre. (Il y a , il est vrai , des distinctions pour les heureux , & pour ceux qui ne le sont pas.)
Vous m'aimez , Seigneur ! me

dit-elle , auriez vous donc oublié les charmes de Mina ? J'entrevois la cause de votre changement ; vous m'apportez des hommages qu'on refuse ailleurs. Je crus devoir dans cette occasion , lui exagérer la beauté de Mina , afin d'excuser mon penchant pour cette belle. C'étoit même une façon de consoler Belbé , d'être mon pis-aller au refus de la plus charmante Princesse du monde. Ce que vous auriez peine à croire, Seigneur , & ce qui n'arrivera jamais qu'à moi , la Princesse me tourna le dos , & ne m'a jamais regardé depuis.

Cette disgrâce me fit quitter le Mogol plutôt que je n'eusse voulu. Il ne tenoit qu'à moi de me déclarer Amant de la troisième Princesse , & de briguer un nouveau refus ; mais ne trouvant rien d'assez piquant dans cette aventure ,

90 *Les mille & une*
je résolus d'aller en Perse.

Je m'arrêtai en passant , à la Cour de Candahar. La Reine de ces contrées , quoique entre deux âges , conservoit encore des agrémens. Je voulus essayer si mon étoile m'épargneroit auprès d'elle ; mes commencemens ne furent pas malheureux. Je fus bien-tôt , entre les Courtisans , celui qu'elle honora le plus de sa confiance ; j'étois de tous ses plaisirs. Un jour je me hazardai à lui parler tendresse ; j'essuyai des caprices , des hauteurs , & même des dédains ; mais comme il faut que tout finisse , enfin dans un moment où nous étions seuls , & où je la pressai plus qu'à l'ordinaire , elle m'avoüa que je ne lui étoit pas indifférent. A ce coup je me crus desenchanté ; car j'ai toujours crû l'être sur le chapitre des bonnes fortunes. Je me jettai à ses ge-

noux ; on m'y surprit presque. Elle en rougit. Je me relevai, forcé de contraindre mes transports ; mais je fis paroître tant de gaieté le reste de la journée, qu'un mauvais plaisant, qui se douta du fait, fit un conte anonime : il étoit vif ; la Reine ne me l'a jamais pardonné. Elle prétendit que j'avois manqué de discrétion, & que qui ne savoit pas taire les petites faveurs, n'étoit pas digne des grandes.

Gracieux s'endormit pour la seconde fois, en cet endroit du récit de Brillandor. Le Chevalier Lunatique se promit bien de s'adresser mieux à l'avenir, pour conter ses aventures. Je crois que vous n'avez pas lieu d'être sensibles à son dépit. En effet, Mesdames, qu'y perdez-vous ? c'étoit un fou d'une espèce mélancolique, qui n'a pas dû vous amuser.



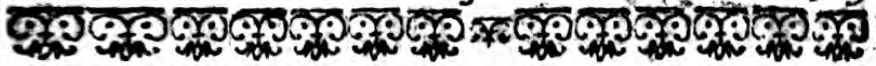
Tandis que Gracieux dormoit, la Fée Troisbosses se trouva sur son chemin ; elle couroit le monde sur certaines inquiétudes, dont par la suite je vous débrouïlleraï le motif. Si elle avoit reconnu le Voyageur c'étoit fait de lui. Imagineriez-vous qu'il dut son salut à cette écharpe dont il s'étoit envelopé la tête , & qui le rendit méconnoissable aux yeux de son ennemie. Ainsi pour éviter la mort , il falloit nécessairement qu'on lui fit un conte , qu'il s'endormît, qu'il se cassât la tête, qu'il l'envelopât , pour ne pas remonter plus haut , car cela nous meneroit insensiblement jusques aux coups de poing. Quel enchainement !

Mais un autre coup du bonheur ; il falloit qu'il se rendormît de nouveau, sans cela il eût reconnu la Fée , se fût troublé,
&

& son trouble l'auroit trahi : non , il y a là dedans des arrangemens admirables. Je ne sçai point pour cette fois , si Brillandor s'endormit. Il faudroit qu'il eût eu le sommeil à commande. Pour ce qui est de Gracieux , il ne dormit pas long-tems , & ce second réveil fut bien moins disgracieux que le premier. Infatigable s'arrêta , & hennit de toutes ses forces. Le Chevalier ouvrit les yeux , & vit qu'il étoit à la porte d'un Palais superbe. Il conçut dans le moment , que puisque son cheval s'arrêtoit , il étoit nécessaire qu'il entrât dans ce Palais. Il ôta son écharpe de dessus sa tête , pour avoir l'air plus séant , & descendant du coursier , il se jeta précipitamment dans le vestibule. Le Chevalier Lunatique voulut le suivre ; mais les deux battans de la porte se fermèrent à son nez.

Dans cette extrémité , forcé de revenir sur ses pas , il chercha le cheval Fée , qui étoit disparu ; enfin il fut contraint de s'en retourner tristement à pied. Il n'y a pas de mal à cela : il seroit à souhaiter qu'il en arrivât autant à ces curieux, ces ennuyeux qu'on porte sur les épaules , qui s'acharnent , qui poursuivroient leur proie jusqu'au bout du monde ; gens qui se livrent à tout , toujours disposés à s'informer , à blâmer à tort & à travers ; à parler d'eux continuellement , soit en bien , soit en mal , ce qui est égal ; car c'est toujours la vanité qui les fait parler.





CHAPITRE IX.

*Où l'on verra donc encore un Canapé; & quelques parenthèses.
Gallerie. Combat.*

GRacieux, du vestibule pénétra dans la cour, de là dans différens appartemens, sans trouver, à sa grande surprise, personne à qui il pût demander pourquoi il y étoit venu, n'en sçachant rien lui-même. Las enfin de parcourir inutilement, il s'arrêta dans une chambre dont l'ameublement lui plut, parce qu'il étoit couleur de rose, & que c'étoit sa couleur favorite. Il s'assit sur un Canapé, l'esprit & le cœur toujours occupé du même objet, c'est-à-dire de Riante, puisqu'il n'avoit pas cessé de penser à cette belle depuis qu'il l'avoit vuë. Peut-

être ai-je failli de le dire jusqu'ici : un conteur peut bien s'égarer ; mais le cœur d'un Amant ne s'égare pas.

Tandis que Gracieux s'occupoit du projet de la délivrance de Riante, de craintes de ne pas arriver assez tôt, de défiances de lui-même, le Canapé sur lequel il étoit, fit un mouvement ; cela lui parut extraordinaire dans un meuble assez neuf ; mais le mouvement augmentant toujours, cela lui sembla bien plus singulier, jusqu'à ce qu'enfin le Canapé prenant la parole, acheva de l'interdire absolument. Bonjour, beau Chevalier, lui dit le meuble doué d'intelligence. Eh ! qui es-tu, toi qui me saluë ? reprit Gracieux. Je suis, reprit le meuble, une pauvre femme changée en Canapé, pour m'être attiré le courroux d'une Fée. Il ne faut pas

que cela te surprenne , rien de si familier maintenant , rien de si fort à la mode que ces sortes de métamorphoses. . . . C'est encore , dit Gracieux , un avantage pour une femme , d'être métamorphosée à la dernière mode. . . . Cette mode là n'a pas réussi , reprit le Canapé , aussi est-il vrai que mes compagnons de fortune ont été sujets à grand nombre d'inconvénients fâcheux. N'allez pas en croire autant de moi : il y a Canapés & Canapés. Je suis un honnête meuble , dont les aventures ne scandaliseront jamais personne. C'est ici le Palais où les Fées s'assemblent à certains tems de l'année. Elles ont (par esprit de ménage) meublé tous leurs appartemens des objets de leur colere , & je leur en sçai bon gré. N'ai-je pas mieux , dans le fond , être Canapé , que belette , ci-

98 *Les mille & une*
trouïlle, ou cornichon ? Pourvu
qu'on ne soit pas de ces Canapés
... vous m'entendez Seigneur ?
Il faut toujours faire son métier
honnêtement, s'il se peut ; ce n'est
pas l'esprit, ce n'est pas la bro-
derie, c'est l'honnêteté qui pare
les gens ; encore avec cela faut-il
avoir l'attention de ne pas en-
nuyer son monde. Chacun sçait
que je suis ici pour avoir été trop
bonne : je ne m'en plaindrois pas
si l'on ne m'eût mise en mauvaise
compagnie ; mais c'est pitié que
tous ces gens-ci. Cette Sonnette
qui est sur la cheminée : le mau-
vais petit caractère ! Elle voit la
Fée Belle en rendez-vous avec un
Berger : (C'étoit un Berger fils de
Roi, qui gardoit les moutons
pour son plaisir : & s'il vous plaît,
il n'y avoit qu'honneur dans leur
fait :) elle va le dire à toute la
contrée. Moi je fis le contraire ;

Je donnai azile à deux Amants qu'on poursuivoit : tout mon crime est d'avoir eu trop de compassion : c'est la fantaisie des bons cœurs. Mais considerez ce gros Fauteüil, c'est un Bonze : ah que cela faisoit un vilain homme ! menteur, avare, hypocrite : il avoit autant de défauts pour lui seul, qu'il en faudroit pour en faire mépriser trois autres. Il en imposoit avec un crâne pelé, quelques cheveux blancs tout autour, une marche composée, des yeux mourants ; mais il aimoit la bonne chère & tous les plaisirs : il eût plutôt vendu la Pagode, que de se les refuser.

Là bas, dans l'encognure, c'est un Mandarin. Ah, quel fainéant ! Nous avons l'usage de la voix une fois tous les ans, il ne s'en sert jamais, cela le fatigueroit trop : il a passé la moitié de sa vie à

manger, à dormir, il passera le reste à rester là, & à se taire. Je vois, dit Gracieux, (en interrompant le Canapé) que vous possédez à fond l'histoire médisante de votre voisinage; ce n'est pas ce qui m'inquiète: n'auriez-vous aucune connoissance de mon sort?.. J'en sçai bien quelque chose, reprit le Canapé; écoutez encore quelques portraits, je veux vous mettre en pais de connoissance. . . . Mais vous feriez aussi bien d'en rester là, répliqua Gracieux. Oh! répondit le Canapé, je ne veux pas qu'on me reproche Ah! continuez donc, dit tristement le Chevalier, puisque votre parti est pris, mais je vous avouë que je ne goute point les portraits. . . . Ce joli petit colifichet qui est sur la cheminée, en forme de Boujoir, reprit le Canapé, c'étoit ce qu'on apelle un
bel

Bel Esprit , ainsi métamorphosé ,
pour avoir tourné une Fée en
ridicule. Sçavez-vous ce que c'est
qu'un Bel Esprit ? . . . Non , reprit
Gracieux , je n'en sçai rien ; mais
pour peu que cela vous ressem-
ble , cela doit être fort ennuyeux.
. . . . Qu'apellez-vous , ennuyeux ?
Il n'est rien de si charmant dans le
monde. Ah ! vous parlez de por-
traits ; c'étoit un homme pour
faire des portraits , que celui qui
est sur cette cheminée là : c'étoit
dommage qu'il eût trop d'esprit ;
mais je lui ai vû reprocher ce
deffaut par ceux mêmes qui n'y
comprennent rien. Ah ! je vou-
drois que vous l'entendissiez
quand ce sera son tour à parler.
Enjoué , sublime , naturel , délicat
& familier tout ensemble : s'il se
livre à sa verve , ce sont des traits
faillans , du feu , des éclairs , de
la tempête ; l'imagination brille ,

l'esprit la seconde , ils renaissent où l'on croiroit qu'ils s'épuisent ; ils augmentent , ils étonnent , & la raison La raison ? reprit Gracieux , je ne vois pas qu'elle ait rien à faire dans tout ce pot pourri : en vérité , Canapé mon ami , vous & votre Bel Esprit , vous extravaguez tous deux : ah la maussade chose qu'un Bel Esprit ! si je le deviens jamais . . . Mais , continua-t-il , ne pourriez-vous pas me retrancher quelque chose de ce sot entretien ? Vous me le répéteriez cent mille fois , reprit le Canapé , que je n'en dirois ni plus ni moins. Il y a un an que je me tais , pour laisser dire des sotises aux autres ; c'est à mon tour de parler ; je parle , je parlerai , & vous m'entendrez : un moment de patience , & vous saurez tout : qu'est-ce que vingt ou trente portraits que j'ai

à vous faire? L'Écran garni de découpures, c'est un jeune homme dont l'aventure est plaisante. C'étoit une de ces têtes à l'évent, qui croient ne rien devoir aux femmes, parce qu'ils leurs ressemblent. Un jour, dans un cercle où il se trouva, il s'outint à une Fée qu'elle étoit vieille, quoiqu'elle ne parût pas avoir plus de quarante-cinq ans. On fut surpris un moment après qu'il eût lâché la sottise, de ne voir qu'un Écran, où il y avoit un Fat. La Dame s'étoit vengée sur le champ, sans lui faire changer, ni de place, ni de fonction: car avant la métamorphose, il avoit le dos contre la cheminée, & servoit déjà d'écran à toute la compagnie.

Cette Table entre deux Fauteuils, c'étoit une femme d'un certain rang, qui se mêloit hautement de dévotion, sourdement

104 *Les mille & une*
de galanterie , & même de plus
d'une ; d'abord avec un vieil En-
chanteur pour le secret ; ensuite
pour le ragout , avec un Apren-
ti Bonze. L'Enchanteur décou-
vre son Rival , l'envoie à sa Da-
me changé en Cassolette. La Belle
reconnoît son Amant rien qu'aux
odeurs ; le froid la saisit , elle de-
vient marbre , & la voilà placée
entre deux filles de vertu com-
mode , qui la remercient du soin
qu'elle prit toujours de censurer
leur mauvaise vie.

Ah , j'oubliois mon ami le Ta-
bouret , autrefois le Doyen des
Adonis ; toujours tiré , toujours
musqué , toujours fade ; il n'est
pas là pour avoir porté la perru-
que blonde , les dents postiches ,
pour s'être vanté mal à propos de
bonne fortune , mais pour avoir
demandé certain rendez-vous
dont il se tira cahin-caha. On dit

que beaucoup de nos jeunes gens ne s'en tireroient pas mieux ; mais ils sçavent se faire excuser.

La Pincette est un femme réduite là pour un trait de satyre : c'étoit cependant un de ces sujets minces , qui ne semblent pas faits pour parler des autres. La Pendule est une babillarde. Les Girandoles des coquettes. Le Pleïant un flatteur. Le Miroir un médifant. Les Chenets des importuns. La Pelle une tracassiere. Les Rideaux des menteurs Tandis que le Canapé étoit dans ce torrent d'invectives , tout à coup les meubles de la chambre firent de grands mouvements. La Sonnette commença la sédition : elle n'eut pas sitôt donné le signal, que Chaises , Fauteüils , Tables , tout l'ameublement enfin , accourut sur le Canapé. Gracieux surpris, comme il devoit l'être , d'un

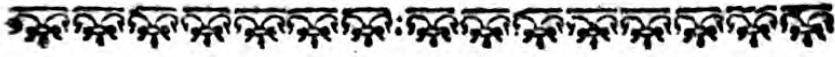
tel incident , se leva , & voulut gagner la porte , pour éviter le choc , lorsque ses pieds rencontrèrent un Pot de chambre d'argent , qui rouloit de toutes ses forces de dessous le lit , pour se trouver dans la mêlée. Notre Chevalier trébucha , alors il devint malgré lui , témoin de la bataille la plus singulière qui se soit jamais donnée ; mais témoin intéressé , car le fort des coups lui tomba sur le dos.

Le Canapé ne vit pas plutôt fondre l'orage , qu'il se prépara à le soutenir. Le Tabouret fut sa première victime , il le rejeta loin de lui les quatre pieds en l'air , & cet infortuné entraîna en tombant , la Pincette & la Pelle , que le desir de la vengeance amenoit au combat , sans autre ressource qu'un peu de courage , & beaucoup de colere ; mais la

chute de trois ennemis si peu redoutables, ne fit que rassembler autour du Canapé de nouveaux périls. Un adversaire digne de lui se présente : c'est le Fauteuil : ils se mesurent quelques tems, prêts à s'élaner l'un sur l'autre ; bientôt ils se ferrent ; chaque coup qu'ils se portent réduiroient en canelle tout le magasin d'un Fripier. Le Fauteuil répare en adresse, en légèreté, ce qui lui manque en force ; il semble même pendant quelque tems, avoir l'avantage de la lute ; mais enfin le Canapé, par un dernier effort, l'ébranle, le soulève, & le renverse sur le parquet : il tombe comme un cedre du Liban frappé de la coignée. A ce coup la colère des autres meubles, que la curiosité de voir un si beau pair d'athelètes, avoit suspenduë, renaît, ils s'élancent de concert sur

leur ennemi commun ; ceux qui ne peuvent se mêler parmi les combattans, respirent leur fureur, & leur inspire celle qu'ils ressentent. Le bruit de la Sonnette augmente, le mouvement de la Pendule redouble, le Parquet se soulève, les Rideaux courent le long des tringles ; ils reviennent, ils recourent encore ; ils frémissent de voir leur rage enfermée dans un espace si court. Le Miroir se ternit, pour ne pas retracer, & les horreurs de cette mêlée, & le malheur des siens. Car enfin, le Canapé, toujours heureux, toujours vainqueur, dispersa ses ennemis, & les força à lui donner la paix, après s'être acquis dans cette journée un honneur immortel. Si quelque chose pouvoit diminuer sa gloire, c'étoit que s'étant toujours tenu sur le dos de Gracieux, cela lui donna l'avan-

rage du terrain. Il falloit que ce Canapé eût été dans son tems une vigoureuse femelle.



CHAPITRE X. ET DERNIER.

Comme le champ de bataille s'en fut, & ne resta à personne. Comment Riante fut retrouvée, & ce que devint la merveilleuse Troisbosses.

Pendant que dura cette étrange guerre, imaginez, Mesdames, en quel état étoit le désastreux Amant qui en étoit le théâtre: vingt fois il crut toucher au dernier instant de sa vie ; vingt fois en preux Chevalier il en fit le sacrifice à l'aimable Riante. Cependant, contre toute espérance, il se trouva encore en état de se relever après le combat fini ; avec des contusions, il est vrai, mais

avec plus de frayeur que de mal.

Son premier soin, dès qu'il fut debout, fut de fuir le Canapé, car il se souvenoit encore des portraits. Il aperçut une Chaise renversée, que la foiblesse empêchoit sans doute de se relever; il l'aida: elle fut sensible à cette attention. Et comme c'étoit autour de cette chaise à parler: Seigneur, lui dit-elle, autant que l'épuisement put le lui permettre, je puis payer votre service; Riante repose sur le lit que vous voyez, & qui n'a pris aucune part au combat: tâchez d'en ouvrir les rideaux; déchirez-les s'ils résistent. A ces mots consolants, Gracieux accourut vers le lit, & sentant que les rideaux lui faisoient de la résistance, il les mit en pièces en un moment.

Ah, Mesdames! qu'il est doux de voir ce qu'on aime quand

On l'a crû perdu pour toujours ! ce n'est que dans ce seul cas que je voudrois être dans la place d'un Amant ; il doit goûter tous les plaisirs ensemble. Gracieux en fut enyvré jusqu'au point de ne pas s'apercevoir que sa belle étoit enchantée, & que tous ses transports, tous ses soupirs étoient perdus pour elle. Enfin l'illusion commençant à décroître, il crut la réveiller par toutes les choses qui troublent les sommeils ordinaires ; il l'apella à voix haute : c'est quelque chose que la voix d'un Amant, mais ce n'étoit pas encore cela : il lui serra la main ; c'étoit encore quelque chose : il lui fit respirer de l'eau pure, puis des eaux violentes : il lui frapa dans les mains, il la pinça même. Eh ! ce n'étoit pas cela ! Enfin il s'avisait de lui dérober un baiser. Cela lui réüssit un peu, Riante fit un

petit mouvement. Je ne sçai quelle idée ce succès fit naître à notre Amant ; mais il trouva le secret de la desenchanter tout à coup. Secret que je ne connois pas , que peut-être il me sied d'ignorer : ce qu'on m'en a dit , c'est qu'il ne réveille pas toujours les belles , sur tout quand elles veulent dormir.

Je ne sçai point , Mesdames , ce que devinrent ces deux Amants ; ils furent heureux sans doute : au moins méritoient-ils de l'être. Rare revit sa fille , & eut la consolation d'avoir un gendre aimable. Il ne me reste plus qu'à finir mon conte, en vous disant pourquoi l'aimable Riante se trouva au Palais des Fées. Trois-bosses en l'enlevant , la destinoit sans doute à des malheurs plus étranges ; elle la revêtit d'habillemens lugubres , & la destina à

préparer les drogues pour les enchantements.

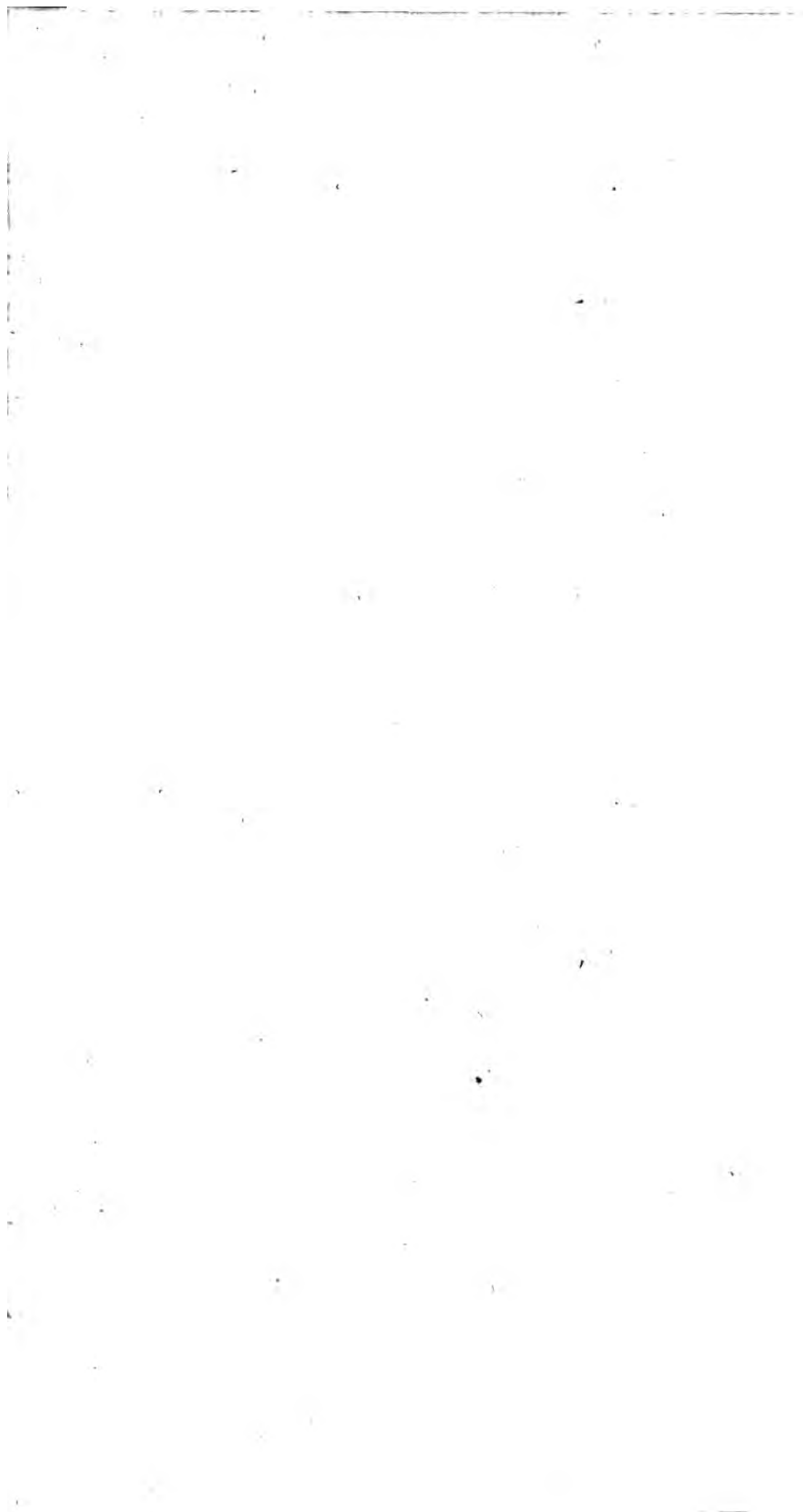
Un jour que cette belle infortunée aprêtoit à l'entrée de la caverne , la verveine , le treffle , la fougere , & l'attirail de la sorcellerie , elle fut aperçuë par la Fée Bredoüille qui n'aimoit pas Troisbosses : Eh ! qui l'auroit aimée , je vous prie !

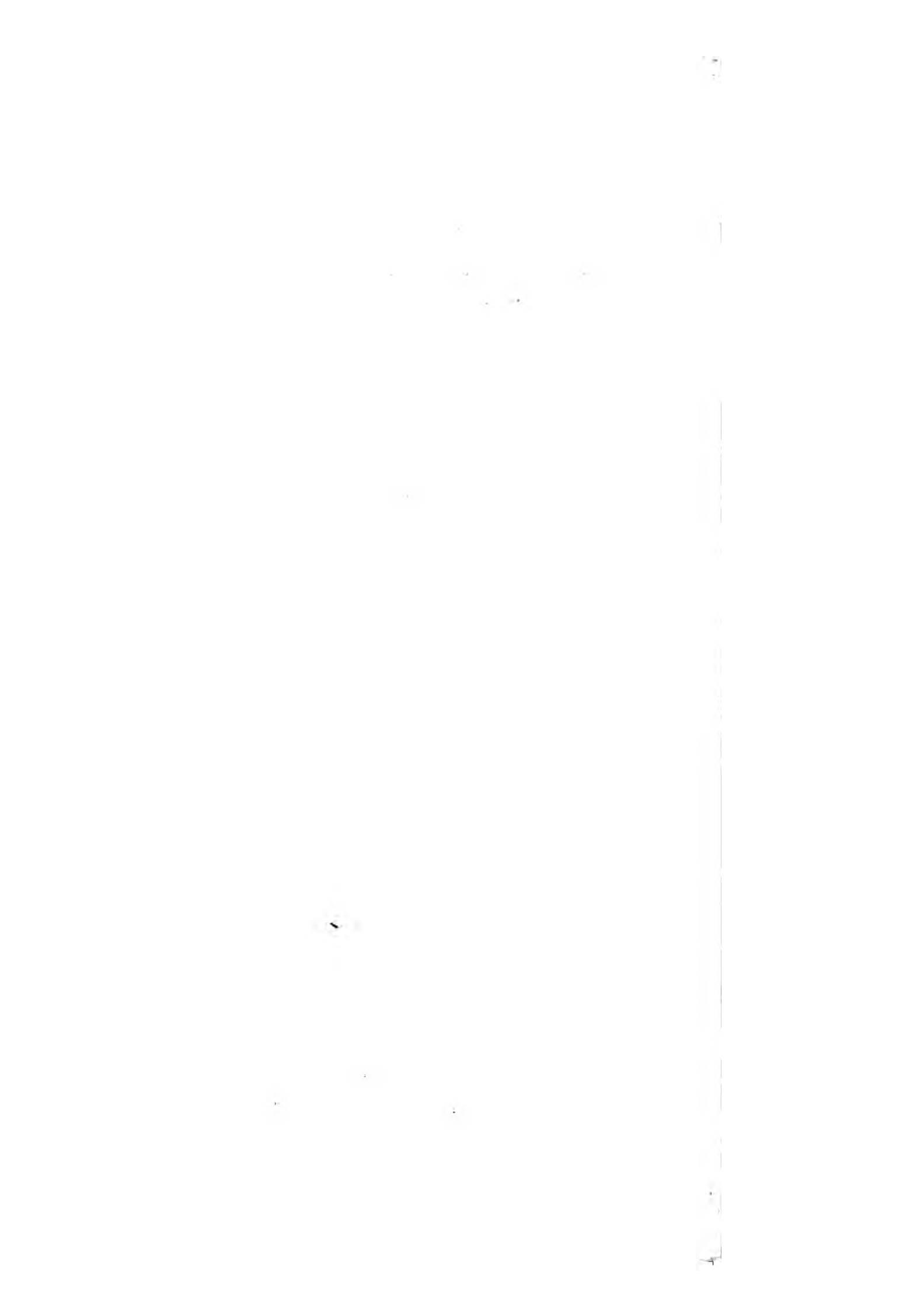
Depuis quelque tems les Fées avoient fait des Statuts , par lesquels elles s'obligeoient de transporter au Palais de leurs assemblées , tous ceux qu'elles auroient enchantés. Troisbosses retenoit donc Riante contre les règles ; mais la haine en connoît-elle ? Bredoüille avertit ses compagnes de la contravention , ainsi Troisbosses fut privée du plaisir d'une vengeance qu'elle s'étoit tant promise ; tout ce qu'elle put obtenir, c'est qu'au moins Riante

114 *Les mille & une*
fût defenchantée dans les régles.
Pour s'y ôposer elle chercha Gra-
cieux par toute la Terre , ne dou-
tant point qu'en le faisant périr,
elle n'ôtât tout espoir à Rare &
à Lirette. Elle trouva le Cheva-
lier , mais elle le méconnut , &
elle aprit plutôt la fin de tous les
malheurs qu'elle avoit causés ,
qu'elle ne put y apporter des obs-
tacles. La rage , le desespoir , &
même la folie , la saisirent ; elle
se crut mortelle , & se précipita
du haut d'un rocher ; mais cela
ne servit qu'à lui rendre le corps
un peu plus contrefait qu'elle ne
l'avoit. On prétend qu'elle se fit
une bosse au front , qu'elle a tou-
jours conservé depuis ; même des
gens dignes de foi , m'ont dit l'a-
voir vû courir le monde , sous le
nom de la Fée Quatrebosses.

FIN.

76770417





100

